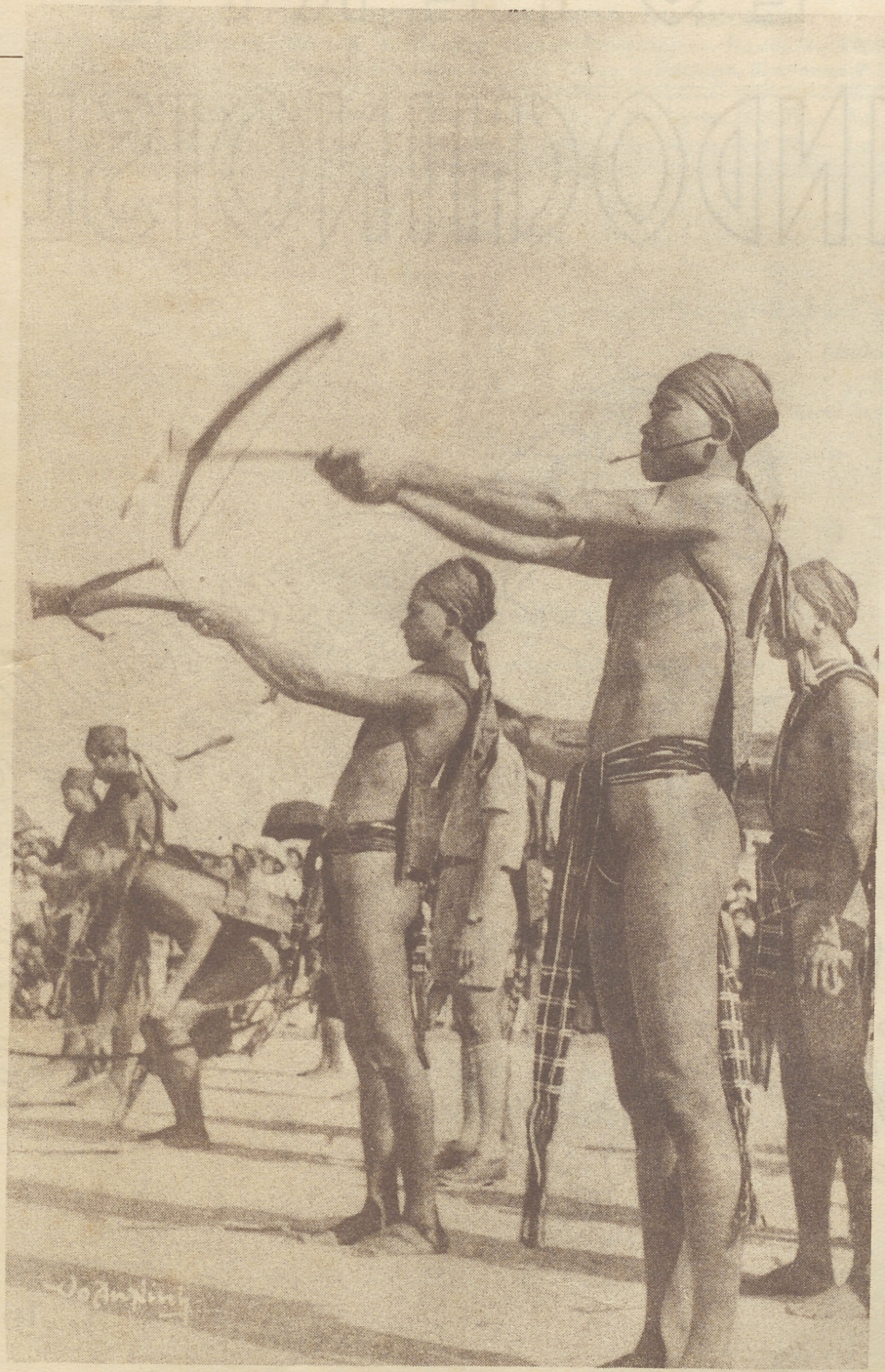
4e Année Nº 132 Le Nº 0$40 Jeudi 11 Mars 1943

INDOCHINE

HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ



Tirs à l'arbalète exécutés par les Moïs de Quang-Ngai en l'honneur de l'arrivée des coureurs du Tour d'Indochine.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

LOTERIE INDOCHINOISE



Tr. Tanloc

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Indochine

4e Année - N° 132 — HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ — 11 mars 1943

Direction : ASSOCIATION ALEXANDRE DE RHODES
DIRECTION-ADMINISTRATION : 6, boulevard Pierre-Pasquier — Hanoi — Téléphone 628
Toute la correspondance, les mandats doivent être adressés à la Revue *Indochine*, 6, avenue P.-Pasquier, Hanoi

ABONNEMENTS { INDOCHINE et FRANCE. Un an 18 $ 00 — Six mois 10 $ 00 — Le numéro 0 $ 40
ETRANGER ..... Un an 27 $ 00 — Six mois 15 $ 00 — Le numéro 0 $ 60

SOMMAIRE

	Pages
Individu et personne humaine	1
Une belle réalisation de l'hydraulique agricole au Cambodge. — Les Casiers de Prey-Nop (province de Kampot), par Robert VANNEL ..	4
Lettre de Cochinchine. — Dernier adieu à l'Exposition de Saigon	9
L'esprit des Cambodgiens à travers les proverbes populaires	10
Les Moïs de la Région de Djiring (suite), par Mgr CASSAIGNE	11
Artistes français d'Indochine : Joseph Inguimberty, par A. K.	I à VIII
Tour de France-Tour d'Indochine, par M. DUCOROY	IX à XI
Les Français au service de l'Indochine : Le R. P. Bayle	XII
Contes et légendes du Laos. — La légende de Muong-Liêp, par Georges-Marie KERNEIS	15
La Semaine dans le Monde	18
Revue de la Presse Indochinoise	19
La Vie Indochinoise	20
Courrier de nos lecteurs	23
Mots croisés n° 102	24
Solution des mots croisés n° 101	24

A nos lecteurs

La hausse incessante du papier, des encres et de la composition ne nous permet pas de maintenir plus longtemps le prix de vente au numéro de **0 $ 40**, *prix que nous avions tenu à conserver depuis septembre 1940, malgré le sacrifice financier qu'il nous en coûtait.*

Le prix du numéro sera porté à **0 $ 50** *à partir du 1er avril 1943.*

Le prix de l'abonnement reste inchangé.

POUR MIEUX COMPRENDRE LA RÉVOLUTION NATIONALE

INDIVIDU ET PERSONNE HUMAINE

NOS récents éditoriaux nous ont valu un courrier abondant. Quelques lecteurs nous invitent à préciser ces notions d'Individu et de Personne humaine, « que le Maréchal a évoquées si souvent et dont ils ne perçoivent pas toutes les nuances ». Au risque de lasser, nous revenons donc sur ces principes, qui constituent les bases philosophiques de la Révolution Nationale et qui éclairent si lumineusement, lorsqu'ils sont précisés, tout le reste de la doctrine. Nous aurons encore recours à Thierry Maulnier qui, en 1934, exposa remarquablement les principes essentiels sur lesquels doit reposer l'Etat corporatif :

« Une société ne saurait être organisée si elle

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

méconnaît le réel, si, pour sacrifier à un mythe ou à un appétit, elle « invente » un monde sans tenir compte du monde existant.

Pour le corporatisme donc, le fondement et la fin de toute société est la personne, parce que la personne seule, chair et esprit, est bien réelle, constitue un être indépendant, autonome, complet, sinon dans ses causes, du moins dans son mode d'existence terrestre.

Personne, non pas individu, non pas « homme » pris en un sens à la fois si vague et si général, si numérique et si abstrait que ce terme en arrive, dans l'idéologie démocratique et libérale, à n'avoir plus de contenu précis.

La personne, au contraire, se caractérise par l'existence, et donc par toutes les variétés que celle-ci comporte. L'individu est toujours égal à lui-même, les individus demeurent toujours égaux entre eux parce qu'ils appartiennent au domaine des purs concepts. Les personnes, au contraire, sont diverses, elles joignent une communauté de nature (1) à une inégalité d'aptitudes, de fonctions, de besoins. Tout ce qui affère strictement à la « condition humaine » est le bien commun, l'exigence commune des personnes. Tout ce qui se rapporte à l'état de fait, aux circonstances fortuites, aux facultés diverses des hommes, aux besoins non essentiels à la nature, est propre à chaque personne et toujours différent. L'intelligence est l'attribut de tous les hommes, le talent (les talents techniques eux-mêmes) de quelques-uns, le génie de fort peu. De même, le droit à la vie est le droit de toute personne, le droit au commandement, à la pensée, à la politique, ne sausaient que varier avec les aptitudes au commandement, à la pensée, à la politique, des personnes autonomes.

Pour se fonder donc, sur le réel, sur l'être, c'est sur la « personne » que devra se fonder une société organisée.

On peut réunir des personnes dans la pensée, dans le travail, dans l'action ; on ne saurait les additionner en les respectant.

Ainsi la notion de « personne » répugne-t-elle à la loi du nombre. Celle-ci n'est point une loi qui doit régir une société soucieuse de travailler d'abord à la production, à la grandeur, au plein épanouissement des personnes.

Seule, en effet, la personne forme, dans l'univers humain un être complet dans son ordre et vivant d'une vie autonome. C'est au service de cet être que doivent travailler toutes les institutions d'une société réaliste et juste. A lui, et à lui seul, les groupes peuvent se référer. Toute autre forme de société est une société contre l'homme. Société contre l'homme, que le capitalisme libéral et la démocratie parlementaire qui, substituant l'individu à la personne, remplaçant l'action des compétences et des fonctions par la tyrannie du nombre mêlée à la tyrannie du hasard. Société contre l'homme que le marxisme, où, l'individu étant à juste titre considéré comme un mythe, l'homme ne peut plus attendre sa libération que d'un autre mythe, la Société, lui-même anonyme, apocalyptique et aberrant. Sans une notion forte, réaliste, intraitable de la personne, l'homme est immolé aux systèmes, nié, opprimé. Il n'est plus qu'une pièce de la machine collective, non un être. Son salut ne dépend plus de lui mais de l'ensemble, un ensemble sur lequel il n'a qu'un pouvoir éphémère et vain.

Pour avoir confondu l'individu et la personne on voit Alain, conviant le citoyen à lutter contre les pouvoirs, abandonner l'homme concret, l'homme de chair et de sang à l'arbitraire des pouvoirs. La même confusion amène les néo-marxistes — M. André Gide, par exemple, — à livrer le bonheur lui-même et l'esprit aux seules conditions collectives et techniques. « Faisons des machines, créons des soviets, favorisons l'avènement du règne social et nous permettrons au moujik et au prolétaire d'accéder à la vie spirituelle », affirme-t-on. On voudrait répondre que la « vie spirituelle » du moujik et du prolétaire ne dépend ni des machines, ni des soviets, ni du règne social. La vie de l'esprit n'est point un don de la société. Tout au plus celle-ci procure-t-elle des loisirs... Quels loisirs, pour les emplir de quelles pensées, pour les combler de quel bonheur ?...

Une telle réponse sans doute serait vaine faute d'un accord sur les prémisses. Pour M. Gide comme pour Alain, pour les marxistes comme pour les libéraux, l'homme est individu, travailler pour l'homme c'est travailler pour l'individu. Evidemment, cet être abstrait n'est point gênant pour ces théoriciens inhumains, en dépit de bonnes intentions. On peut calculer la moyenne de salaire, le standing possible de confort de l'individu... L'individu ne réclame point le bonheur !

La personne est plus exigeante. Elle résiste mieux aux attaques de l'argent, à celles de l'Etat, à celles de la condition de prolétaire. Elle ne cède point si facilement, parce qu'elle existe, et qu'elle sait bien que son existence fait d'elle le fondement de tout groupe en même temps qu'elle lui confère des secrets, des forces, des désirs, des lois qui échappent aux groupes.

Le mot « personne », on le sait ici, présente un inconvénient grave. On préférerait employer le mot homme si celui-ci n'avait été de-

(1) C'est cette communauté qui fonde l'égalité mystique, ontologique, l'égalité de rédemption entre les hommes qu'affirme la religion chrétienne.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

puis cent ans un prétexte trop favorable à de criminelles amphibologies !

Nous avons connu les Droits de l'Homme, fondement, référence, texte sacré de la société démocratique et capitaliste. Ces « droits de l'homme » n'étaient que les « droits de l'individu ».

La personne au contraire n'est point sujette à ces confusions. L'individu vote, la personne travaille, pense, aime, a faim. L'individu est le souverain imaginaire d'un monde fondé sur le nombre, la personne est l'être réel qui souffre des oppressions du nombre. L'individu n'est que le millionième d'un Etat, le participant numérique à la communauté nationale, la pauvre unité sans espérance et sans ardeur qui attend son salut des autres. La personne est nantie d'une famille, elle exerce un métier, elle paie des impôts, elle se bat, elle a des besoins précis, des ardeurs sacrées — justes ou injustes — ; elle est soumise concrètement, charnellement à tous les maux qui menacent l'homme : à la faim, à l'angoisse, à la mort, au désespoir qu'aucune parole ne peut traduire.

Une société fondée sur la personne n'est point une « société spirituelle » en ce sens qu'elle refuse d'inviter le pauvre à ne vivre qu'en esprit.

Au contraire. Le marxisme se targue volontiers d'être « le camp des prolétaires » (1), il n'est que le camp du prolétariat, c'est-à-dire le camp de ce mythe des classes sans lequel il n'y aurait point de marxisme. En fait, il est dirigé contre l'homme — tout aussi bien que contre l'humanisme — parce qu'il ne respecte pas la personne. Il prétend pour libérer l'homme le réduire d'abord en l'esclavage de la société. Pour le moment, pour demain, il ne l'assure que de l'esclavage. Lointainement, dans les temps futurs, lorsque sera réalisée la troisième étape du rythme ternaire de l'histoire, lorsque la quatrième forme prévue par Lénine sera un fait, alors, alors seulement il lui promet le paradis terrestre, le paradis où la contrainte aura créé les libertés. En attendant on le prie sagement d'être soumis aux dogmes de Marx, de se battre pour la Société. On pousse même la condescendance jusqu'à lui garantir qu'on l'arrachera à la faim. Pour être assuré de son pain, il lui suffira de soumettre son indépendance, sa solitude, sa « personne » à la classe, à la société ! Voilà ce que propose le marxisme. Voilà le mépris de l'homme qu'il implique.

Les ombres sans chair que cent cinquante ans de démocratie nous ont appris à nommer « individus » accepteront peut-être le système, elles ne sont point capables de paroles. Les personnes, les hommes, éprouvent dans leur esprit, directement, infrangiblement, qu'ils ont droit au pain, à la vie, sans que ce droit doive être acheté par l'abandon de leurs libertés intérieures. Quand un capitalisme inhumain aura établi le règne de l'argent assez solidement pour que tout homme soit réduit à n'être plus qu'un prolétaire, le marxisme peut-être aura ses chances. L'homme réduit par l'or à l'état « de bête qui n'a plus que faim » acceptera peut-être le marché.

Mais le marxisme a tout prévu, tout sauf l'essentiel : n'est prolétaire que celui qui consent à l'être. Des hommes, d'innombrables hommes — des « personnes » de toute condition — trouvent la force de refuser, et cette force-là n'est point faite de désespoir.

Une société fondée non sur elle-même, non sur l'individu, mais sur la personne, est une société en laquelle l'homme a droit au pain, à la vie (et à tant de protections et de « biens » naturels qui sont les garanties nécessaires du pain et de la vie). Mais c'est aussi une société en laquelle l'homme ne veut point payer ce droit élémentaire, immédiat, imprescriptible, en se livrant.

Telles sont les raisons positives et négatives tout ensemble pour lesquelles on ne fera appel à la notion de « société » qu'en référence à la personne, que pour son service, son salut ! »

INDOCHINE.

(2) Ramon FERNANDEZ. — R. N. F. (1er avril 1934).

Nos lecteurs trouveront, jointe à ce numéro, la brochure éditée par les soins du Gouvernement Général de l'Indochine et intitulée « La Révolution Nationale et le problème économique actuel ».

Les conclusions de son auteur, M. Georges BALLARD, contribueront à aider nos lecteurs à « mieux comprendre la Révolution Nationale ».

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



L'EFFORT FRANÇAIS EN INDOCHINE

LES CASIERS DE PREY-NOP

(PROVINCE DE KAMPOT)

UNE BELLE RÉALISATION DE L'HYDRAULIQUE AGRICOLE AU CAMBODGE

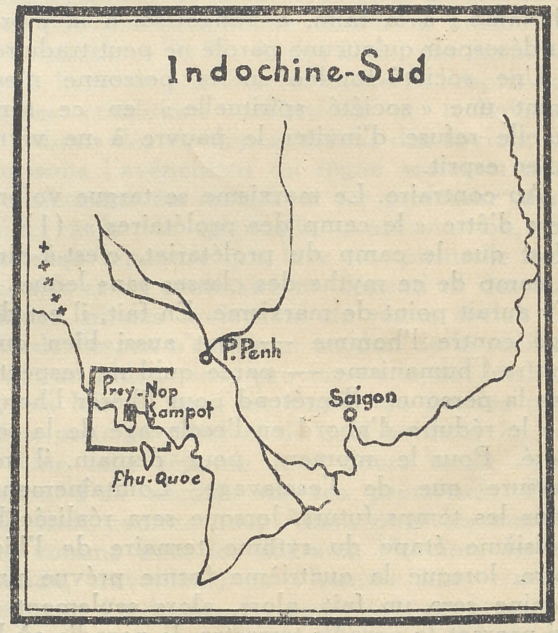
par Robert VANNELL.

LE voyageur qui parcourait, il y a dix ans, la côte d'Emeraude, et dirigeait ses pas vers la station balnéaire de Réam, longeait, en quittant Kampot, le pied de la chaîne de l'Eléphant. De temps à autre, une échappée sur la mer lui montrait, à travers les cocotiers, une côte basse, que découvraient à chaque marée des eaux sans profondeur et que bordait l'entrelacs touffu des palétuviers, émergeant d'une vase noirâtre et fétide. A une quarantaine de kilomètres de Kampot, obliquant à angle droit vers l'ouest, il traversait une large dépression alluvionnaire et, s'engageant dans la plaine de Prey-Nop, laissait à sa gauche une immense étendue morne et sans relief, interrompue vers la mer par la ligne sombre de la « mangrowe » striée, par endroits, des fûts blancs et noueux des smach (1).

De belles rizières encadraient la route ; mais, si notre voyageur avait eu la curiosité de s'enfoncer à travers la plaine, en direction de la mer, il eut aperçu ces mêmes rizières peu à peu dépérir et les épis lourds, proches de leur maturité, submergés par l'eau de mer, que les fortes marées de novembre lançaient à l'assaut de cette plaine basse. Il eut rencontré des cultivateurs atterrés, en lutte depuis des générations, contre ce fléau et voyant disparaître, une année sur deux, le fruit de leur persévérants efforts. Et les vieux Malais chenus, qui peuplent la contrée, de lui dire qu'à certaines époques (au moment des fortes déclinaisons lunaires, tous les dix-huit ans environ), les eaux méchantes s'avançaient beaucoup plus avant encore et venaient, presque jusqu'à la route, détruire leurs moissons. Impuissants contre les éléments, ils essayaient bien de barrer le passage aux flots dévastateurs ; des vigies installées sur le bord du rivage leur signalaient l'arrivée des eaux, des barrages étaient hâtivement édifiés, mais leur efficacité était à peu près nulle et la nappe d'eau saumâtre s'étendait sur leurs rizières, en pleine végétation, réduisant à néant, en quelques jours, le fruit de plusieurs mois de dur labeur, et laissant sur le sol dévasté une croûte rougeâtre, dont l'acidité brûlait les cultures.

(1) Le « tranh » des Annamites.

C'est alors que, sur l'initiative de M. Richomme, Résident de France à Kampot, les Services de l'Hydraulique Agricole et de l'Office du Riz entreprirent les premières études. Une prospection préliminaire révéla l'existence de 25.000 hectares de terres riches, convenant à des rizières de qualité, mais dont la moitié à peine étaient cultivées et dont la récolte, soumise à de nombreux aléas, variait selon la hauteur des marées de vive eau.



Le problème était double : se défendre contre l'envahissement des eaux salées et évacuer les eaux de ruissellement. Il fallait éviter, en empêchant les eaux de la mer de se répandre dans la plaine, de provoquer une inondation d'eau douce qui eut fait périr les plants de paddy. La pluviométrie est toujours abondante dans cette région, où les chutes d'eau annuelles y avoisinent communément quatre mètres, et les quantités d'eau à évacuer étaient imposantes.

Le Service de l'Hydraulique Agricole résolut ce double problème en aménageant des casiers enserrés dans des digues, munies d'ouvrages d'évacuation.

La plaine de Prey-Nop fut divisée en cinq

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

casiers d'une superficie globale de 12.000 hectares environ et les premiers travaux commencèrent en 1935 sur le casier n° 3 qui servit d'étude pour l'aménagement de l'ensemble.

A la limite du sol consistant, le long de la mer et des cours d'eau, fut construite une digue, en terre, de 0 m. 75 de largeur à la crête, arasée à la cote plus 8 m. 50, c'est-à-dire à 0 m. 40 au-dessus des plus fortes marées connues. Les déblais de cette digue de 13 kilomètres de longueur, maintenue sur le sol ferme par un léger ancrage de 0 m. 20, pris à l'intérieur du casier, forment, le long de la digue un fossé de colature servant à l'écoulement des eaux intérieures vers les ouvrages d'évacuation. Dans les endroits difficiles, au sol fuyant, la digue est protégée par des rangées de pieux, des fascines ou des clayonnages.

L'écoulement des eaux de pluie a été réalisé au moyen de vannes, ou de buses à clapet automatique, qui laissent sortir l'eau douce des casiers sous l'effet de la charge provoquée par la marée descendante. Les vannes ont au contraire pour but de maintenir l'eau de pluie dans l'intérieur du casier, si les besoins de la culture l'exigent ; elles sont, en principe, ouvertes et sont manœuvrées à la demande.

Les buses ont été placées à tous les points bas du profil en long de la digue ; leur diamètre varie de 0 m. 40 à 0 m. 80, suivant l'importance du bassin versant qui les alimente. Le casier comportait à l'origine, soixante-quatre ouvrages d'évacuation.

La superficie cultivée du casier n° 3 atteignait péniblement avant les travaux, 1.000 hectares. Il est entièrement cultivé aujourd'hui ; c'est donc 790 hectares de nouvelles terres que son aménagement rendait à la production.

L'exploitation de ce premier casier révéla quelques imperfections. La digue n'était pas assez élevée, la revanche trop faible, par rapport au plan d'eau intérieur du casier, et le débouché des buses ne permettait pas une évacuation suffisamment rapide des eaux de pluie.

Les travaux du casier n° 2 bénéficièrent de cet enseignement ; la digue fut renforcée par un masque en argile compacte assurant une parfaite étanchéité et sa crête, élargie, fut arasée à la cote plus 8 m. 60.

Le nombre des buses en béton armé, à clapet de métal, fut augmenté et la capacité d'évacuation accrue.

Le casier n° 2 comporte 18 kilomètres de digues et trente buses à clapet automatique de 0 m. 80. La superficie totale est de 2.405 hectares, sur lesquels 696 seulement étaient régulièrement cultivés, et 682 abandonnés par les habitants dans l'impossibilité où ils se trouvaient d'y faire une culture rémunératrice. Enfin, son aménagement permit la mise en valeur de 1.027 hectares de terres en broussailles, dont la culture n'avait encore jamais été tentée. Les travaux furent exécutés en 1936.

Les pluies exceptionnellement fortes de cette année-là, laissèrent apparaître la nécessité d'apporter quelques améliorations aux casiers nos 2 et 3. On avait dû, pour prévenir l'inondation de ces casiers par les eaux de ruissellement, venues des montagnes voisines, ménager, au plus fort de la saison des pluies, des coupures déversoirs. Durant les années 1937 et 1938, outre les travaux du casier n° 1, le Service de l'Hydraulique Agricole entreprit la surélévation de certaines portions de digue des casiers nos 2 et 3 et l'aménagement de déversoirs en terre gazonnée ou en maçonnerie.

Le casier n° 1, d'une superficie totale de 2.786 hectares, est enfermé dans 18 kilomètres de digues de 1 m. 50 de largeur à la crête, arasée à la cote plus 8 m. 65, coupée de vingt et une buses automatiques en béton armé de 0 m. 80 et de dix déversoirs en argile corroyée et gazonnée de 12 mètres de longueur. Son aménagement permit à la culture de récupérer 1.674 hectares de terres non cultivées ou abandonnées par suite de l'envahissement des eaux saumâtres.

Le casier n° 4, d'une superficie de 3.100 hectares, posait un problème nouveau, celui du drainage. En effet, aucun cours d'eau ne le traverse. Trois drains majeurs de 7 kilomètres de longueur vinrent s'ajouter aux digues et aux buses à clapets.

Ce casier comporte, en outre, 23 kilomètres de digues, trois ouvrages d'évacuation en béton armé et six buses de 1 mètre. Son aménagement a permis de récupérer, sur une superficie totale de 3.000 hectares, 2.200 hectares incultes jusqu'ici, parce que recouverts chaque année d'eau salée.

Une amélioration sensible fut apportée, à l'occasion de l'aménagement de ce casier, aux ouvrages d'évacuation. Afin d'obtenir une maîtrise absolue des eaux, tant douces que salées, tous les ouvrages furent munis d'un jeu de poutrelles permettant leur fermeture à l'amont, à l'effet de retenir l'eau sur les terres du casier, en cas d'arrêt prolongé des pluies. Les buses multiples furent remplacées par des dalots de 2 mètres d'ouverture, au débouché des drains, comportant un clapet à axe inférieur permettant l'effacement complet pendant l'écoulement.

Le casier n° 5, d'une superficie de près de 3.000 hectares, est en cours d'aménagement ; la présence en son centre d'une petite montagne, le Phnom Tauch, a contraint les servi-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

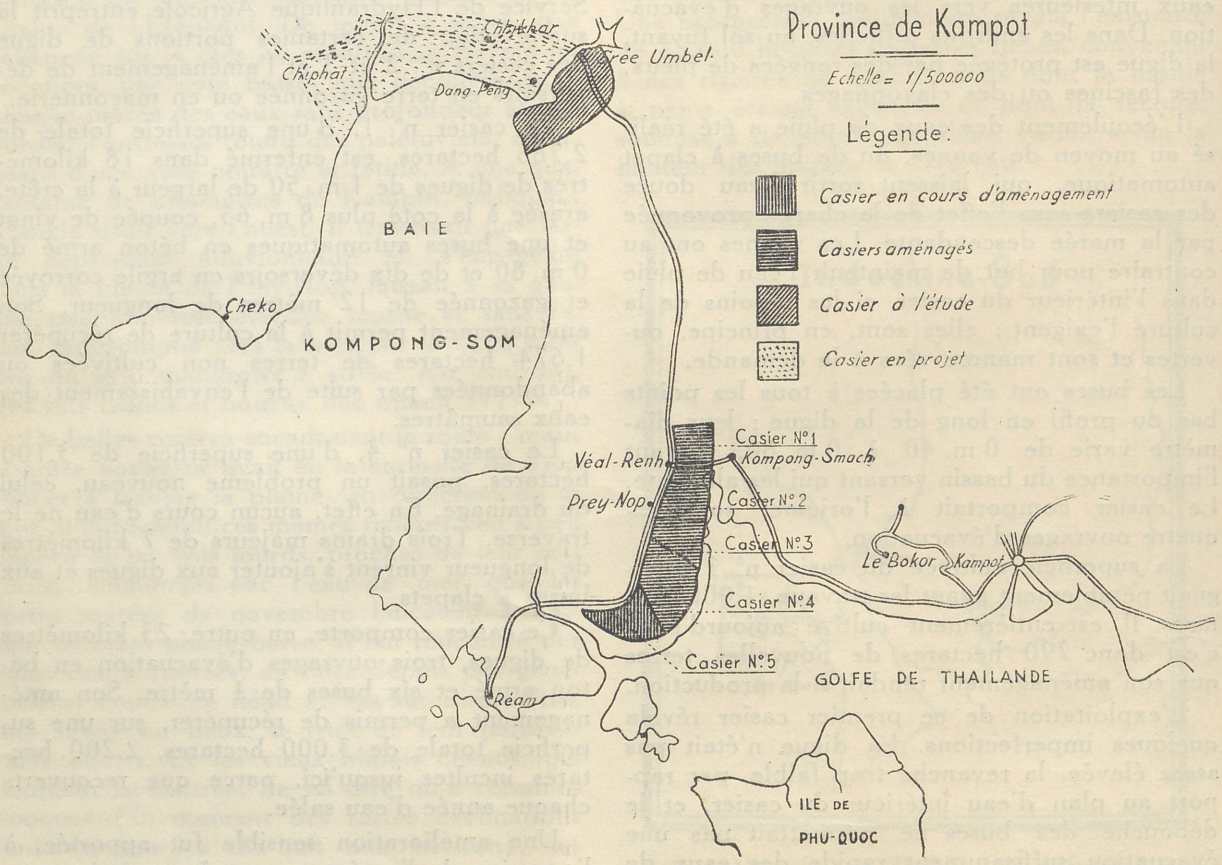
ces techniques à le diviser en deux sous-casiers qui seront mis en service successivement. La technique étant au point, les travaux ne rencontreront aucune difficulté particulière, si ce n'est la construction d'une longueur plus grande de digues.

La plaine de Prey-Nop n'est pas la seule zone dans la région du golfe de Thailande où de pareils aménagements peuvent être entrepris. De nombreuses terres à rizières se trouvent — toutes choses égales d'ailleurs — dans des conditions identiques. En même temps que sont commencés les travaux du casier n° 5, la plaine de Srée-Umbell, dans le fond de la Baie de Kompong-Som, est mise à l'étude. Un nouveau casier de près de 2.000 hectares pourra y être exploité selon le même processus, après les travaux d'endiguement. Seules des difficultés inhérentes à la rareté de la main-d'œuvre, en rendront peut-être la réalisation plus malaisée. Il est à espérer, toutefois, que l'achèvement de la Route Coloniale n° 7, qui mettra Phnom-penh à 160 kilomètres de la baie de Kompong-Som, amènera un afflux de population susceptible de la faciliter.

Enfin, au delà de Srée-Umbell, dans les khums de Dang-Peng, de Chikhor et de Chiphat, de futurs aménagements peuvent être envisagés, dans un avenir proche. La magistrale réussite des casiers de Prey-Nop autorise à cet égard tous les espoirs.

Quels ont été les profits de ces aménagements ? Ils sont, comme nous allons le voir, tout à l'honneur de leurs promoteurs et de ceux qui les ont réalisés. N'ayant pas les résultats de la dernière récolte, nous nous bornerons à ceux de la campagne rizicole 1941-1942.

L'expérience de ces cinq dernières années, sur les casiers déjà aménagés, a permis de constater la protection parfaite assurée par les digues contre l'envahissement des eaux salées et le drainage satisfaisant des eaux de pluie par les ouvrages d'évacuation.



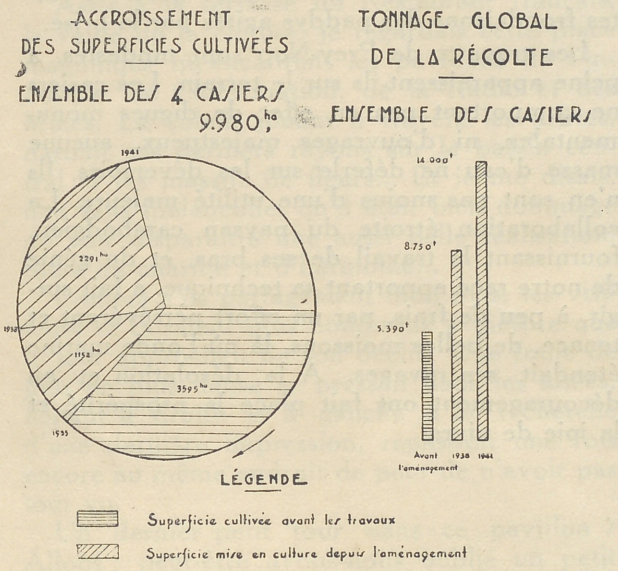
La colonisation de la région, mise désormais à l'abri des aléas de la culture, s'est accrue considérablement. Des rizières jadis abandonnées ont été remises en culture, des défrichements nouveaux effectués, le rendement des rizières existantes sensiblement accru.

Bien qu'une superficie de 446 hectares ait été réservée en 1941 dans le casier n° 2 pour les « optants » de la province de Battambang et n'ait encore fait l'objet que d'une appropriation partielle ; bien qu'une superficie de 1.378 hectares demandée en permis de culture par les habitants n'ait pas encore été mise en

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

valeur ; qu'une zone de 250 hectares du casier n° 1, appartenant à Sa Majesté, soit en cours de défrichement par l'Office du Riz et qu'enfin 650 hectares du casier n° 4, couverts de forêts, n'aient pas encore été appropriés, la superficie **réellement** cultivée est passée de 1935 à 1941, de 3.595 à 7.038 hectares, soit une augmentation de 95 % des superficies mises en culture.

Ces chiffres sont cependant impuissants à traduire l'ampleur de la bonification résultant des travaux d'endiguement. En raison de la pluviométrie forte et constante de la région, le riziculteur est assuré désormais de voir sa rizière, non seulement protégée contre l'eau saumâtre, mais encore de la voir produire régulièrement, chaque année, une bonne moisson. Le tonnage global du paddy récolté est passé, depuis le premier coup de pioche, en 1935, de 5.390 à 14.000 tonnes. L'accroissement, qui approche 160 %, se chiffre ainsi par près de 400.000 piastres de gains annuels à la production.



Les rendements moyens qui oscillent autour de deux tonnes à l'hectare, sont en voie d'augmentation pour les raisons suivantes :

Beaucoup de rizières nouvellement mises en culture ne sont pas encore endiguées, d'autres sont insuffisamment défrichées, encombrées de souches de plantes parasites : palmiers d'eau, joncs, etc... Par ailleurs, les semences employées ne sont pas encore sélectionnées et les rendements entre rizières voisines sont des plus variables. L'Office du Riz, grâce à l'obligeance de Sa Majesté défunte, le roi Sisowath Monivong, a pu disposer à Beng-Phlong, dans le casier n° 1, de 250 hectares pour y poursuivre des études agrologiques et des essais de sélection ; les multiplications y sont actuellement en cours et les premières distributions de semences, adaptées à la région viennent d'être effectuées.

Les premiers résultats de la récolte 1942-1943 laissent apparaître un nouvel accroissement de la superficie des terres cultivées et un rendement meilleur. Les premiers casiers aménagés sont entièrement cultivés et les rendements avoisinent maintenant 2 T. 5 à l'hectare, alors qu'ils ne dépassaient jamais 1 T. 5, et seulement pour les terres hautes à l'abri des eaux de la mer.

Mais dira-t-on, en regard de ces magnifiques résultats, quel a été le coût de l'aménagement ? Il est très bas. Pour le casier n° 3, il a atteint 3 $ 83 à l'hectare, 6 piastres pour le casier n° 2, 7 $ 25 pour le casier n° 1, 22 piastres pour le casier n° 4 et ce sera un chiffre du même ordre pour le casier n° 5. Compte tenu de la superficie globale, le coût moyen d'aménagement des casiers de Prey-Nop ne dépassera pas 20 piastres à l'hectare.

***

La richesse et les possibilités des terres de Prey-Nop donna naissance, dès que furent connus les premiers résultats de l'endiguement, à un mouvement de spéculation auquel l'Administration accorda toute son attention. En accord avec les services techniques, un règlement sur le fonctionnement, la surveillance et l'entretien des casiers fut élaboré et l'attribution des terres dans le périmètre endigué réglementée par arrêté du Résident Supérieur au Cambodge.

Les casiers ont été placés sous la sauvegarde des occupants, déclarés responsables des conséquences de leur négligence ou de leur malveillance. Aucune installation nouvelle, susceptible de modifier le régime des eaux, n'est autorisée sans l'agrément du Service de l'Hydraulique Agricole, dont les agents sont seuls habilités à la manœuvre des ouvrages : clapets des buses ou poutrelles des vannes de drainage. Des procès-verbaux peuvent être infligés à tous auteurs de dégradations quelconques ou d'installation d'ouvrages non autorisés, dans le périmètre endigué. Enfin la circulation des animaux est sévèrement réglementée.

Chaque année, une Commission se réunit dans le courant du mois de novembre pour dresser le plan des extensions des cultures et apprécier les rendements. Le Service de l'Hydraulique Agricole rédige de son côté, un compte rendu détaillé de l'exploitation rizicole dans le périmètre.

L'entretien des digues, le curage des drains et canaux de colature sont à la charge des vil-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

lages intéressés, chaque village ayant l'entretien des casiers situés sur son territoire.

Nous avons fait plus haut allusion au mouvement de spéculation qui s'était dessiné sur les terres du périmètre endigué. Par arrêté du 2 juillet 1941, le Chef d'Administration locale a apporté des restrictions au régime d'attribution des terres affectées à la petite colonisation indochinoise. En vertu de ce texte, la superficie maximum qui peut être attribuée est fixée à 5 hectares, la distribution des terres est faite d'une façon progressive et par secteur. Un même bénéficiaire ne peut obtenir, à l'intérieur du périmètre, qu'un second lot de 5 hectares et seulement après mise en valeur dûment constatée du premier.

Le détenteur d'un permis de culture ou d'une concession est en outre tenu d'aménager des diguettes autour de ses rizières, de creuser et d'entretenir les canaux de drainage sur la superficie qu'il détient et enfin de participer aux travaux d'entretien général du casier à l'intérieur duquel il est installé.

Enfin, pour prévenir l'imprévoyance naturelle du riziculteur, les terres attribuées sont frappées d'une clause d'inaliénabilité pendant une durée de dix ans.

Les dispositions de ce texte furent appliquées pour la première fois en 1942, lors de la réunion d'une Commission administrative du Cadastre. Quelques spéculateurs, agissant par l'intermédiaire de prête-noms, tentèrent de s'approprier, en sous main, des superficies importantes de terrains. L'Administration intervint énergiquement et réservant, en principe, les terres du Domaine aux habitants qui avaient participé à l'aménagement des casiers, elle permit à une population pauvre, mais laborieuse, de se fixer sur des terres riches et d'acquérir ainsi, presque du jour au lendemain, une enviable aisance. Cette sollicitude fut vivement appréciée et la région de Prey-Nop, qui passait autrefois pour difficile, a retrouvé, en même temps que la prospérité, la paix sociale.

***

Si ce même voyageur que nous avons vu parcourir, il y a dix ans, la région de Prey-Nop, se rendait aujourd'hui, en saison des pluies, de Kampot à Réam, à peine franchi, le pont de Kompong-Smach, il ne reconnaîtrait plus le paysage qui lui était jadis familier. Il chercherait vainement les palmiers d'eau, les smachs à l'écorce blanche, il n'apercevrait plus ces vastes étendues, couvertes de joncs, émergeant d'une vase noirâtre, d'où s'envolaient à son passage, les nuées blanches de fausses aigrettes, ou la masse lourde des avocats au rabat immaculé. La ligne sombre des palétuviers s'estompe maintenant à l'horizon et aussi loin que sa vue pourrait s'étendre, il verrait les vertes frondaisons des paddys agités par la brise.

Les travaux de Prey-Nop sont modestes, à peine apparaissent-ils sur le terrain. Les casiers ne comportent pas en effet de digues monumentales, ni d'ouvrages majestueux, aucune masse d'eau ne déferle sur les déversoirs. Ils n'en sont pas moins d'une utilité majeure. La collaboration étroite du paysan cambodgien, fournissant le travail de ses bras, et du génie de notre race apportant sa technique, a fait surgir, à peu de frais, par un effort persévérant et tenace, de belles moissons, là où l'onde marine étendait ses ravages. A la désolation et au découragement ont fait place la prospérité et la joie de vivre.

Pour mieux comprendre l'ordre nouveau français.

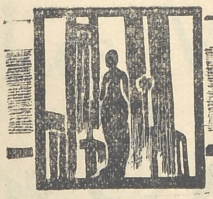
Lisez tous :

RÉVOLUTION NATIONALE - L'AVENIR DE LA FRANCE

par Thierry Maulnier.

En vente dans les grandes librairies de Hanoi et Saigon — Prix 2 $

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



LETTRE DE COCHINCHINE

Dernier adieu à l'Exposition de Saigon

COMME pour se faire regretter davantage, l'Exposition de Saigon revêtit pendant les derniers jours un éclat inaccoutumé. Les pavillons avaient pris, avec le temps, une blancheur et un éclat qu'ils n'avaient pas au début, les plantes avaient poussé et les massifs s'étaient couverts de fleurs jetant par-ci, par-là, une note gaie, une touche de couleurs vives.

Assis à la terrasse du Restaurant français, la veille de la clôture, je regardais cette place magnifique qu'encadrent les pavillons de l'Industrie, de l'Information, de la Radio et des Mines. Le soleil, jouant à travers les arbres, dardait ses derniers rayons sur le bassin central et les massifs de fleurs... Et je me disais, non sans mélancolie, qu'il était bien dommage de voir disparaître une aussi belle réalisation, toute de charme et d'harmonie...

Comme s'ils partageaient mon avis, les visiteurs se faisaient plus nombreux à mesure que le jour approchait de son déclin. Une foule de plus en plus dense se pressait dans les allées, flânant à droite et à gauche à la recherche d'une dernière impression, repassant une fois encore au même endroit de peur de n'avoir pas tout vu.

Un dernier petit tour dans ce pavillon ? Allons ; peut-être avons-nous oublié un petit détail ? Et chacun de regarder une dernière fois photographies, graphiques et dioramas. « Regarde, maman, tu as vu ? », s'exclame un bambin toujours émerveillé qui a fait encore une découverte. Mais la maman, fatiguée de marcher, entraîne sa progéniture qui voudrait bien voir encore et encore toutes les belles choses qu'il y a dans ce parc merveilleux...

Car il y en avait des belles choses !... J'en ai découvert, pour ma part, jusqu'au dernier jour.

***

C'est par une journée légionnaire que s'est terminée l'Exposition.

Dès le matin, visiteurs et visiteuses affluaient dans les allées du parc de l'Exposition. Visiteuses surtout, car la matinée était réservée à un concours de bébés qui obtint le plus vif succès, sauf auprès des concurrents qui, pour la plupart, semblaient assez peu goûter ce dérangement inaccoutumé dans leurs habitudes matinales.

Puis ce fut, l'après-midi, le rassemblement légionnaire pour l'ultime cérémonie du salut aux couleurs. Dès 16 h. 30, la place du parvis de la Légion était noire de monde ; tous les Légionnaires de Saigon et même des environs étaient là. Après quelques paroles de M. Cuny, président de la Légion Cochinchinoise, et de M. Hoeffel, Gouverneur de la Cochinchine, dans une atmosphère de recueillement et au milieu d'une émotion profonde, tous les assistants se figèrent dans une immobilité absolue : la musique retentit, lentement les drapeaux glissèrent le long des mâts pour la dernière fois...

***

L'Exposition de Saigon a fermé ses portes.

Conçue, réalisée et parachevée dans des conditions difficiles qui auraient fait reculer bien des gens, elle n'a pu voir le jour que parce qu'un Chef l'a voulue et que « sa volonté créatrice a animé les organisateurs, les architectes et les chefs d'entreprise que son choix avait chargés de la mission de réaliser », comme l'a si bien noté M. le Gouverneur Hoeffel dans son discours de clôture.

Et ce fut le succès. Succès inespéré, qui a dépassé les prévisions mêmes les plus optimistes puisque le chiffre des entrées excède largement deux millions.

Deux millions de visiteurs en deux mois !

Il en est venu de partout, du Nord comme du Sud, du Cambodge comme du Laos. Et tous sont repartis émerveillés, conquis par cette œuvre si grande et si belle, synthèse vivante de la collaboration franco-indochinoise.

L'Exposition n'est plus. Mais elle vivra longtemps dans le souvenir de ceux qui l'ont vue.

X.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

L'ESPRIT DES CAMBODGIENS À TRAVERS LES *proverbes* POPULAIRES

Koy dek, das koy oy anka.

La douane dort, tu l'éveilles pour lui donner ton riz.

(A rapprocher du proverbe : « Chercher des bâtons pour se faire battre ».)

⁂

Rotèh bak mun kut, tou kut è kô luc dan.

Ta charrette est cassée, peu te chaut ; tu es absorbé à regarder ton bœuf qui fait des obscénités.

(Insouciance de l'homme, et particulièrement du Cambodgien ; en pleine situation critique, il s'occupe de tout ce qu'il y a de plus futile.)

⁂

Komprok si phlè lva compak ka ta, tou phsà è kdet chlus.

L'écureuil a mangé la figue, c'est au gosier du canard qu'on la trouve, et c'est au derrière du chevreuil qu'il en cuit.

(Enchaînement bizarre de circonstances qui exprime bien la tournure inattendue prise quelquefois par les affaires de justice au Cambodge.)

⁂

Kot ca krapo mun lên ak kruos, thvo ca caukram mun lên niyay huos, thvo ca nak buos mun lên trov âbàt.

Né caïman, tu ne peux éviter d'avaler du gravier ; magistrat, de parler trop ; bonze, d'être en état de péché.

⁂

Monus khlan tuk ca roban, monus kac tuk khnan, monus kon tuk ca samrah, monus slot tuk ca roban.

De l'homme fort, fais une barrière ; de l'homme méchant, fais un soutien ; de l'homme arrogant, fais une frontière ; de l'homme bon, fais un manteau.

⁂

Bo kac kac oy ké kot, bo chot oy ké knet.

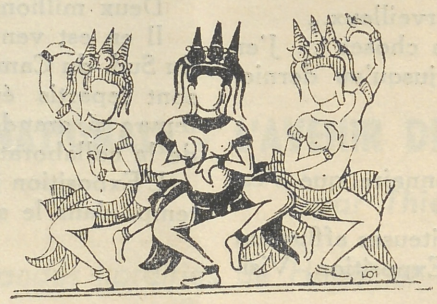
Si tu es méchant, sois-le assez pour qu'on te respecte ; si tu es naïf, sois-le assez pour qu'on te prenne en pitié.

⁂

Den chnoy pi prôh dan, kon chkon pi prôk bà.

L'herminette taille de travers par la faute du manche, l'enfant est désagréable par la faute des parents.

(Recueillis par le Dr PANNETIER.)



Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Les Moïs de la Région de Djiring

(Suite) (1)

par Mgr CASSAIGNE,
Vicaire apostolique de Saigon.

NOURRITURE

Le Moï se contente de peu pour sa nourriture ordinaire et, de plus, il fait toujours bon accueil à n'importe quel genre de pitance qu'on lui présente. Pourvu que le Moï ait une quantité suffisante de riz pour faire son repas, il se préoccupe fort peu de ce qui l'accompagnera, quelques grains de sel et une petite poignée de piments lui suffiront.

Cependant, il ne faudrait pas croire que la table des Moïs est toujours si pauvrement servie ; d'autres petits plats viennent, de temps en temps, se placer à côté des deux premiers. Par exemple, il y aura un potage aux fines herbes composé de fleurs et de feuilles de courge ou de potiron ; quelquefois un poisson frais cuit à l'eau, un poisson sec grillé sur la braise, des pousses de bambou en guise de radis, des bourgeons de rotin naissant qui ressemblent assez à des asperges ; un morceau de viande de cerf ou de sanglier séchée au soleil, des grillons torréfiés dans la marmite, en guise de marrons, un ragoût d'asticots cuits dans un tube de bambou, et un certain nombre d'autres plats, dans ce genre et dans ce goût.

Le sauvage nourrit des poules, des canards, il a donc des œufs qu'il fait cuire à l'eau, et aussi, de temps en temps, une poule à mettre au pot. Mais, contrairement au précepte d'Henri IV, le Moï aime à ouvrir la poule par les reins, l'aplatir comme une planchette, et la faire rôtir devant un bon feu. D'autres fois, le Moï a pu ramasser un certain nombre de vers palmistes, vers si délicats et si recherchés qu'autrefois ils étaient réservés pour la table royale, comme s'il n'y avait que le roi à les trouver bons. Ces vers, de la grosseur du pouce, enfilés en brochettes, et bien cuits près d'un bon feu, forment, paraît-il, un plat réellement exquis.

Il n'y a pas jusqu'aux fourmis elles-mêmes, qui n'aient l'honneur de régaler les Moïs. Les grosses fourmis ailées qui sortent de terre à la fin de la saison des pluies, et qui se dégustent telles quelles, ont toujours, paraît-il, un goût doux et sucré qui ressemble à la saveur d'une bonne orange.

Le sauvage mange bien autre chose, mais je n'ose continuer, car déjà tout le monde comprend quelle peut être la délicatesse du goût des Moïs. J'ai beau chercher les animaux qu'ils ne mangent pas, je n'en trouve guère, sauf le tigre, le chien et le crapaud, dans certaines circonstances seulement, et cela encore, par superstition.

Vraiment, l'estomac des Moïs pousse si loin le cercle de ses appétits divers qu'on ne peut s'empêcher d'admirer sa solidité. Malgré cela, la principale maladie du Moï est un mal d'estomac qui revient périodiquement tous les ans, deux ou trois mois avant la moisson, ce mal est la faim en temps de disette.

La paresse n'est pas la seule cause de la disette annuelle, il y a aussi la prodigalité. Vivant au jour le jour, sans se préoccuper le moins du monde du lendemain, le Moï, non seulement ne fait pas la moindre provision, mais souvent il sacrifiera encore une partie de sa récolte à faire du vin de riz, qu'il boira pour s'amuser.

VIN DE RIZ

Si le grand-père Noé a ouvert la série des ivrognes, il a de dignes descendants parmi les Moïs. Promettez au Moï de lui donner à boire à la fin de sa journée une bonne jarre de vin et, de suite, il va travailler avec une certaine ardeur relative ; pendant tout le jour le vin qu'il attend fera l'unique objet de la conversation.

Il croit déjà le déguster, et c'est sous l'impression de ce puissant excitant, encore à prendre, qu'il fournit une somme de travail, impossible en dehors de semblables circonstances.

Les moyens qu'emploie le Moï pour faire ce qu'il appelle du vin, sont bien simples et surtout primitifs. Il fait cuire à moitié un panier de riz pilé, le fait un peu dessécher au soleil, y mêle cinq à six fois autant de feuilles d'un petit arbuste, broyées sous le pilon avec un peu de ferment, produit de l'écorce d'un arbre, et enfin, tasse le tout dans une jarre qu'il ferme le plus hermétiquement possible en plaçant sur sa large ouverture un épais couvercle de cendres, pétries avec un peu de terre glaise.

Ce mélange fermente, moisit, pourrit, prend une odeur fortement nauséabonde ; c'est alors un bon signe qui ne permet plus de douter de la bonne qualité du vin qu'il fournira. Deux ou trois mois après, on peut boire ce vin.

(1) Voir notre numéro 131.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Pour boire l'objet de tant de désirs, le Moï porte la jarre au milieu de la maison, enlève le couvercle de cendre, flaire l'odeur qui s'échappe de la jarre en poussant de joyeux soupirs, y enfonce un petit tube de bambou assez long pour arriver au fond de la jarre, enfin il la remplit d'eau, afin de dissoudre l'alcool encore à l'état latent.

Voilà pour les préparatifs éloignés. Ensuite le maître de maison se lève, s'approche de la jarre en invitant le plus digne des convives. Ils s'accroupissent tous les deux sur leurs talons, en face l'un de l'autre, caressant la jarre des deux mains.

Ici vont commencer les cérémonies d'une exquise politesse ; le chef salue son compagnon en le priant de bien vouloir boire le premier ; l'autre rend vite le salut et s'excuse. Les deux buveurs s'adressent ainsi et se renvoient mille et une invitations, et toujours avec un doux sourire sur les lèvres. Enfin le maître de maison commence à boire le premier ; il aspire par le tube de bambou, il aspire et se repose, il aspire encore et sourit, puis il réaspire et dit : « Le vin n'est pas fameux ». Mais avec le temps qui passe, le niveau du vin descend rapidement, puis il passe le chalumeau à son hôte, lequel, à peine a-t-il bu quelques gorgées, s'arrête pour faire l'éloge du vin : « Oh ! que le vin est bon » ; et il aspire et réaspire à son tour, jusqu'à ce qu'il n'ait plus la force de faire monter le vin par le tube. Ensuite tous les convives observent les mêmes cérémonies, le sexe faible lui-même ne dédaigne pas d'y goûter et regoûter, avec autant de gaieté, sinon avec autant de persévérance.

« Les blancs boivent comme des oiseaux, disent les Moïs, nous, comme des torrents ». De fait, il n'est pas rare qu'un Moï arrive à boire dans sa journée une jarre de 10 à 12 litres, c'est ce qu'on peut appeler : la dégustation à répétition.

Enfin, quand l'alcool a perdu toute saveur, on jette sous la case le résidu du riz ; les poules, les petits cochons noirs s'en régalent à leur tour, au point de s'endormir sur place ; le pays moï est un des rares pays du monde où l'on puisse voir les poules et les porcs saouls comme les hommes.

CHASSE

Si la table des Moïs est maigrement servie en temps ordinaire, il ne faudrait pas en conclure qu'elle n'a jamais un copieux extraordinaire, car dans un pays où le gibier abonde comme dans la forêt des Hauts Plateaux, l'habitant doit naturellement en tirer bon parti pour sa cuisine. Le Moï n'y manque pas ; aussi, redoutant fort peu ce genre de fatigue, il donne une grande partie de son temps à la chasse et à la pêche.

Dans un conseil de chasseurs, je ne doute pas que la faune du pays moï n'obtînt le prix par la variété et la multiplicité des animaux sauvages.

Outre les petites pièces de gibier qui font faire la grimace aux nemrods indochinois, voici pour les chasseurs intrépides : le chevreuil, le cerf des marais, ou con huou ; le grand cerf, ou con nai, et bien d'autres espèces aux cornes caduques ; enfin le sanglier qui pullule.

Tantôt un jour, tantôt l'autre, vous rencontrerez le tigre royal, la panthère jaune ou noire, l'ours noir avec un croissant blanc sous le cou ; des bandes de bœufs sauvages, ou bantengs, des gaurs, ayant six à sept coudées, enfin, l'éléphant par troupeaux.

De tous les animaux cités ci-dessus, au dire des Moïs, le gaur et l'éléphant sont les plus sauvages et les plus dangereux ; s'ils n'attaquent pas toujours, ils n'avertissent jamais.

Il faut reconnaître toutefois, qu'il y a moins de danger à se promener seul dans la jungle moï, qu'à traverser, même en plein jour et à une époque pas encore très lointaine, certaines artères de notre bonne ville de Saigon.

Enfin, la plus vilaine bête qui se rencontre en pays moï, est sans contredit le moustique, l'anophèle surtout, propagateur du paludisme, et quand les sauvages me racontaient l'histoire du déluge, j'ai bien des fois pensé que Noé aurait bien fait de ne pas embarquer dans son arche ces maudites bestioles.

HABITATION

Les villages moïs sont soit adossés à la forêt, soit accrochés au versant d'une pente abrupte.

La paillote, toujours sur pilotis, est surélevée de 1 mètre à 1 m. 50 au-dessus du sol ; les huttes de rizière sont perchées à 3 ou 4 mètres de hauteur, pour mettre les habitants à l'abri de l'atteinte des fauves.

Les paillotes moïs atteignent jusqu'à 60 et 80 mètres de longueur, et servent de logement à plusieurs familles ; deux portes basses, une à chaque extrémité, et point de fenêtres, encore moins de cheminée, car c'est à la fumée que revient la charge d'éloigner les moustiques ; de meubles point, ou plutôt, les hottes, les nattes et les jarres, les remplacent.

A l'étage, les humains ; au rez-de-chaussée, la basse-cour, les chèvres et les porcs dont l'odeur n'incommode pas les habitants, car, comme disent ces braves gens : « l'odeur, ça ne se mange pas ».

(*Lire la suite après la partie illustrée.*)

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

ARTISTES FRANÇAIS D'INDOCHINE

JOSEPH INGUIMBERTY

PAR A.K.

EN 1929, Inguimberty faisait sa première exposition à Hanoi.

Dans son numéro de juin 1929, la belle revue *Extrême-Asie*, aujourd'hui malheureusement disparue, publiait sous la signature de M. Emile Gaspardone une magistrale étude sur le peintre, motivée par cette exposition ; elle était abondamment illustrée de ses premières œuvres tonkinoises.

Treize années ont passé depuis cette manifestation marquante et Inguimberty nous est resté, continuant inlassablement à peindre avec la même passion, la même foi qu'au début de son arrivée en Indochine. Sa renommée est telle maintenant qu'il semble inutile de le présenter de nouveau au public, mais il n'est pourtant pas sans intérêt, en exprimant l'œuvre locale d'un artiste de cette classe, d'y associer brièvement sa formation et ses premiers succès en France.

Il est né à Marseille en 1896 et il prit son premier contact avec l'Art en 1913, non pas comme élève peintre, mais comme élève architecte à l'Ecole de Beaux-Arts de sa ville natale. Très rapidement, il pressentit que cette voie ne correspondait pas à sa véritable vocation. Il voulait faire de la peinture et entra l'année suivante à l'Ecole Nationale des Arts décoratifs dirigée à cette époque par Eugène Morand, le père du littérateur. C'est sous sa direction éclairée et toute paternelle, qui s'est manifestée même après les années d'école, que notre jeune artiste commença l'étude de la décoration et de la peinture, en compagnie de Legeult et Brianchon, animés comme lui d'une farouche volonté d'aboutir.

Ils y reçurent tous trois une profonde empreinte. Mais ce séjour à l'école ne pouvait être suffisant pour Inguimberty. Il voulait suivre le conseil de son maître : voyager, reconnaître dans leur réelle atmosphère les paysages de ses peintures préférées et les personnages qui les animaient.

Les difficultés matérielles pour la réalisation de tels projets ne le rebutèrent pas, et ce fut en récompense de ses efforts opiniâtres qu'il put faire ses voyages en Belgique, en Hollande, en Espagne, en Italie, en Grèce, car chacun d'eux est la conséquence d'un succès flatteur : bourse Blumenthal en 1921, bourse de l'Etat Français en 1922 et, enfin, comme couronnement, le Prix National en 1924 avec *Débardeurs à Marseille*, et qui lui permit le voyage tant désiré dans la Grèce antique. Cependant il lui restait à voir des paysages encore inconnus, le *Cheval blanc* de Gauguin le hantait, une nouvelle moisson de paysages lointains l'attirait et c'est alors qu'il accepta, en 1925, de partir pour cet Extrême-Orient plein de promesses, recruté comme professeur à l'Ecole des Beaux-Arts de Hanoi.

Il comptait déjà à cette époque parmi les espoirs de la peinture moderne et les qualités révélées par son Prix National permettaient d'espérer de ce nouveau voyage une série de belles œuvres où ses dons de peintre de lumière et de décorateur pourraient être complètement utilisés.

La réussite fut totale, et il est facile maintenant, avec le recul d'une quinzaine d'années, de se rendre parfaitement compte de son action, qui a d'ailleurs été double, puisque l'objet de sa mission en Indochine était de former de jeunes artistes à l'Ecole des Beaux-Arts de Hanoi qui venait d'être créée.

Les succès répétés obtenus ces dernières

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



Cl. Vizzavona — Marseille. — ***Charrette de plâtre*** (Salon des Tuileries 1923).

années par ses anciens élèves attestent d'une manière éclatante qu'il sut la mener à bien. On lui doit en particulier une véritable résurrection de la laque, dont la belle technique était malheureusement perdue en 1932 et qu'il éleva à un haut degré de perfection, jamais égalée en Indochine.

Il mena parallèlement un autre combat, poursuivant son idéal de peintre et ses années de séjour furent des années de dur labeur.

Les esquisses et les toiles s'accumulaient dans son atelier, quelques privilégiés, des amis très vite conquis par son beau caractère et sa grande simplicité, pouvaient seuls en apprécier la valeur. Sa scrupuleuse conscience d'artiste et son absolue honnêteté vis-à-vis de lui-même ne lui permettaient pas de les présenter trop hâtivement au public. Il travailla comme il le faisait en France, sans se soucier des difficultés rencontrées. Et pourtant elles n'étaient pas négligeables.

Inguimberty étant un peintre d'extérieur « intégral », ne peut en effet composer ou terminer à l'atelier un paysage d'après de simples notations prises sur place. Son véritable atelier est la campagne et lorsque le « coin est trouvé », comme il aime à dire, il y plante son chevalet, commence et termine son œuvre sur place, sans se fixer aucun délai, cherchant avant tout à faire une œuvre vraie.

C'est petit à petit qu'il s'imprègne de son sujet, qu'il en découvre les harmonies parfois violentes, parfois subtiles et nuancées. Peu importe si le travail estimé la veille est jugé plus médiocre le lendemain, la toile sera fougueusement grattée, sans regrets ni découragement.

Et c'est lorsqu'il sera en communion intime avec son sujet que son œuvre pourra être achevée, mais la toile sera alors profondément sensible, les personnages parfaitement intégrés au paysage et sa puissance d'évocation sera telle qu'elle transformera le souvenir d'une vision rapide en paysage familier.

Mais pour toucher si juste, il fallait nécessairement un contact permanent avec la nature. Il ne suffisait pas seulement de découvrir des horizons nouveaux, des harmonies différentes, il fallait encore les comprendre pour en apprécier les mille aspects, connaître les coutumes et les caractères des personnages pour les aimer.

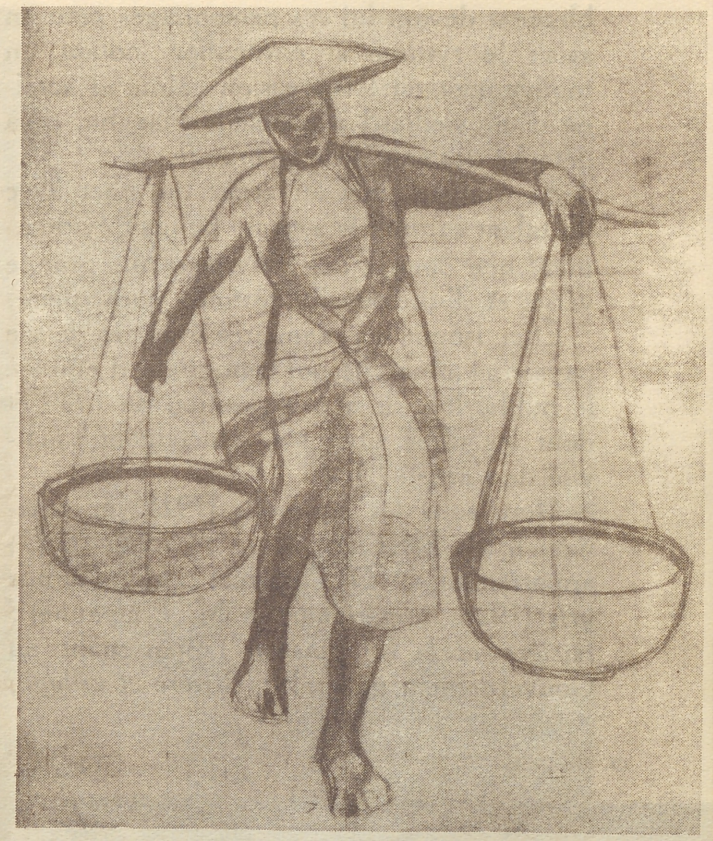
Cette nécessité semble au premier abord très séduisante ; cependant si l'on songe aux longues heures passées sous un soleil implacable, les yeux brûlés, avec comme seul abri un précaire assemblage de bambous et de paillotes, on comprendra mieux que sa

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

grande passion pour son art a seule permis à Inguimberty d'affronter toutes ces difficultés. Sa vie pendant ses premières années d'Indochine fut consacrée à ce véritable envoûtement.

Il se dédoubla, vivant à Hanoi pour ses élèves, à la campagne pour sa peinture. Il loua dans un village voisin, à Kim-liên, une simple paillote de paysans pour vivre plus près d'eux. Les habitants du village s'en étonnèrent, et il fut au début considéré comme un intrus. Mais ils se rendirent vite compte que cet homme paisible et bon, d'une simplicité extrême, ne pouvait leur porter aucun préjudice. Bien au contraire son installation dans le village n'était pour eux qu'une source de profits car Inguimberty ne leur ménageait pas ses dons généreux et les piécettes qu'il distribuait après les séances de pose étaient très bien accueillies.

La paillote ne lui servait que pour entreposer son matériel, son atelier étant le village entier, le coin d'une mare avec ses reflets de bambous, la diguette instable d'une rizière, continuellement à la recherche d'un « coin » nouveau, faisant marcher inlassa-



Tonkin. — ***Dessin.***

Tonkin. — ***Moisson.***

Cl. Vizzavona



Université Côte d'Azur. Bibliothèques

blement devant lui ses personnages pour en saisir le rythme si particulier, notant un mouvement ou l'expression calme et sereine d'un vieillard à barbiche blanche, déjà détaché des soucis de ce monde.

Se trouver ainsi au cœur du sujet avec un talent comme le sien ne pouvait évidemment que donner des œuvres d'une grande vérité et d'une sensibilité toute particulière.

Et ce furent ses premières tranches de vie paysanne annamite qui conquirent d'emblée le public lors de son exposition de 1929 et dont les titres situent si exactement l'activité de l'artiste :

Mare sous les bambous (1925, appartenant à M. Batteur) ; *Mare au soleil* (1927, appartenant au Dr Degorce) ; *Mare temps gris* (1928, appartenant à M. Pouyanne) ; *Rizière après la moisson* (appartenant au Gouvernement général) ; *Rizière et village, Contre-jour,* des croquis qui furent retenus par les Archives et Bibliothèques et, enfin, une magnifique composition, *Tonkin* (1929), qui éclaire de toute la splendeur de ses coloris éclatants le bureau privé de M. le Gouverneur Général, véritable fenêtre ouverte sur une scène paysanne. C'est là une très belle œuvre.

Dans cette exposition de 1929 il y avait également quelques toiles représentant des femmes annamites : *Femmes assises, Femmes tonkinoises, Mère et enfant,* toujours simples dans leurs attitudes, leur costume un peu triste, pantalon noir et veste blanche, étant heureusement complété par une tache éclatante de bananiers où l'ombre chaude d'une touffe de bambous.

Encouragé par l'approbation unanime d'un public averti, Inguimberty continua de peindre avec une fougue accrue, alter-

Cl. Marc Vaux — Tonkin. — *Rizière.* — (Appartient à M. Souhaité.)



Université Côte d'Azur. Bibliothèques



Tonkin 1939. — *Les Lotus*

nant les petites toiles avec les grands sujets de composition, puisant à la même source, nous donnant des œuvres d'un intérêt toujours renouvelé malgré leurs titres identiques, ses *Rizière* ou *Moisson* étant chaque fois pour lui une nouvelle vision.

Il envoyait régulièrement ses meilleurs tableaux aux salons annuels, où ils furent toujours appréciés à leur valeur.

En 1936, Inguimberty, dont la réputation de peintre colonial était alors définitivement établie, et pressé par ses amis qui attendaient beaucoup d'une telle manifestation, décida de faire une exposition importante, où trouveraient place ses œuvres de France, exécutées pendant les congés et ses œuvres indochinoises.

Il présenta une cinquantaine de toiles à la galerie charpentier, à Paris. Toute la presse lui consacra de nombreux articles élogieux, mettant en lumière ses dons de peintre et de décorateur.

Le *Journal des Débats,* avec beaucoup d'à-propos, ne voyait pas en lui un illustrateur plus ou moins pittoresque de la vie coloniale mais un peintre au sens le plus noble du mot. Le journal *Le Temps* nous montrait la volonté tenace qui guidait l'artiste, apportant année après année une même conception décorative qui se développe et s'assouplit, avec un métier asservi aux enseignements classiques et qui n'éprouve pas le besoin de se libérer pour rechercher ailleurs de nouveaux modes d'expression.

A la suite de cette brillante exposition, qui permettait d'apprécier le peintre sous des aspects si divers, Inguimberty prenait vraiment place dans la phalange de nos grands peintres modernes.

Si l'on analyse avec attention son œuvre tonkinoise, on ne peut toutefois ne pas remarquer un changement très sensible dans une partie de sa production.

Ses peintures de femmes annamites semblent différentes. Pourtant la facture n'a pas changé, mais le fond n'est plus maintenant qu'un accompagnement dans le coloris, la dominante d'harmonie est donnée presque uniquement par le personnage.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Un petit fait qui aura en une influence profonde sur l'artiste a élargi encore son champ d'action : la mode féminine avait évolué. Les Tonkinoises avaient adopté des robes aux couleurs de multiples tonalités, elles étaient devenues élégantes, offrant par leur simple rapprochement une possibilité illimitée d'harmonies nouvelles. Et Inguimberty devait fatalement être séduit ; trois jeunes femmes annamites marchant côte à côte ou assises suffisent maintenant pour satisfaire sa riche palette.

Et ce fut de nouveau un enchantement, d'autres titres purent être abordés, *Les lotus*, par exemple, dont la reproduction photographique ne peut malheureusement exprimer la symphonie délicate.

Conversation montre également combien l'ambiance a changé.

Et *Kim-Liên* (1929) ! Tout est clair dans cette toile ensoleillée dont les trouées d'ombre dans la verdure et la robe d'une élégante se détachent sur la percée d'une porte de bambou.

Comme nous sommes loin, maintenant, de *Femmes tonkinoises* de 1929, des paysannes au costume uniforme !

Tonkin 1939. — ***Kim-Lien***





(Appartient au Gouverneur Général de l'Indochine)

Tonkin 1942. — ***Chapa.***



Tonkin 1938. — ***Conversation.***

Il voulut également aborder d'autres sujets de paysages, cherchant comme toujours le point de vue le plus expressif. Ses toiles de la baie d'Along en sont un typique exemple. Elles n'ont rien de commun avec les vues photographiques habituelles.

Les rochers ne l'intéressaient pas seulement, il recherche leur assiette sur un plan d'eau, avec leur double en reflet et pour donner de l'échelle à ces amas cyclopéens, un premier plan d'arbustes au vert éclatant. Il grimpa sur les pentes abruptes, traînant son matériel pour enfin planter son chevalet devant l'effet désiré.

C'est cette obstination dans la recherche du sujet qui nous a permis d'apprécier les toiles exécutées en 1940 et 1941.

Sans pour cela délaisser la rizière, qui est et restera toujours son attraction dominante, Inguimberty a encore essayé d'autres sujets. Il aborda l'été dernier la Haute Région, Chapa. Comme toujours, sa forte personnalité, son amour de la vérité et son grand

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

talent ont pu s'épanouir dans ces paysages de montagnes. Il rapporta trois toiles dont l'une a immédiatement séduit l'Amiral Jean Decoux, et qui se trouve maintenant à une place d'honneur au Palais Puginier. Elle est en tous points remarquable, les bleus profonds de la montagne sont étayés par le bleu des costumes mèos, les flancs boisés des collines semblent encore imprégnés d'une pluie récente et les verts des premiers plans ont de ce fait toute leur vigueur. Au centre, la toile a son pivot comme on le remarquera dans toutes les compositions d'Inguimberty. Ici c'est une femme française entourée de Mèos. C'était, en fait, jongler avec les difficultés et pourtant la réussite fut complète. Le grand calme de la Haute Région n'est pas rompu par ce heurt pourtant dominant, la toile reste sereine. La femme en costume européen a une occupation tranquille, et les Mèos qui l'entourent la contemplent. Rien ne bouge dans ce groupe de personnages, ils regardent simplement, sans étonnement, et l'effet en est saisissant. On ne peut terminer ce bref aperçu de l'activité d'Inguimberty sans mentionner l'incursion qu'il a faite dans un autre domaine que la peinture : la lithographie. Cette branche de l'art si particulière devait le séduire ; car, en fait, c'était la seule où il puisse travailler des paysages chez lui, à l'atelier, lorsqu'il ne pouvait sortir. C'était la première fois qu'il abordait cette technique et les sujets ne lui manquaient pas avec les études et les esquisses qui remplissaient ses cartons et dont la transposition en lithographie était possible. Il sut leur conserver la saveur d'une œuvre originale. Là encore sa ténacité eut raison des embûches de métier. Toutes les lithographies sorties constituent déjà un ensemble conséquent, et l'on rêve de beaux albums de ce pays si prenant où son talent s'épanouirait librement. Par ses quelques lithographies, Inguimberty se révèle un maître illustrateur, un illustrateur de l'ethnographie tonkinoise, qui sait en donner tout le détail documentaire sans sécheresse, en gardant la liberté de vision et d'expression d'un grand peintre.

Il faut souhaiter maintenant qu'Inguimberty nous reste encore de longues années en Indochine pour nous permettre de le voir s'exprimer dans ce pays qu'il a si bien compris, et qui est fier de posséder un peintre de cette classe : un vrai maître.

Tonkin 1940. — ***Le Riz.*** (Appartient à M. E. Denis)



Université Côte d'Azur. Bibliothèques



Au lever du soleil, les coureurs se rendent au point de départ.

TOUR DE FRANCE - TOUR D'INDOCHINE

CES DEUX GRANDES COURSES SUR ROUTE SONT-ELLES COMPARABLES ?

par M. DUCOROY

LES distances sont du même ordre et ont varié en France de 2.500 kilomètres à plus de 5.000 kilomètres. Le Tour d'Indochine, avec ses 3.900 kilomètres se classe donc dans la moyenne, mais les étapes sont plus longues dans la Métropole, ce qui exige des coureurs une grande résistance et la faculté de récupérer rapidement. Quelques chiffres. En 1905, le Tour, gagné par Trousselier, comportait 2.975 kilomètres en treize étapes, il fut couru à la moyenne de 27 km. 200. En 1941, Thys couvre 5.400 kilomètres en quinze étapes, à la moyenne de 27 kmh. Henri Pélissier, en 1923, gagne le circuit de 5.300 kilomètres, en quinze étapes, à 24 km. 400 de moyenne. Dans les dernières années, Desgranges, directeur du Journal l'« Auto » et père du Tour de France, avait réduit la distance, ce qui permit d'améliorer la moyenne horaire. Je rappelle que le 1er Tour d'Indochine, comportant 3.900 kilomètres, fut couru en vingt-cinq étapes, par Cac, à la moyenne de 29 km. 840.

***

Mais la distance n'intervient pas simplement par le nombre de kilomètres ; le profil de la route compte également... Il est indéniable que les cols comme le Galibier, le Tourmalet, l'Aubisque, etc... sont autrement sévères que le col des Nuages, le Varella ou Napé... Le « Tour de France » a les pavés du Nord mais le « Tour d'Indochine » a, sur 1.000 kilomètres, la poussière des routes du Laos, difficulté particulièrement sévère, comme il a le passage des bacs, arrêts qui « cassent » les jambes et que n'ont pas à supporter les coureurs d'Europe.

***

En France, c'est en juin-juillet que se dispute le Tour, période de température modérée,

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



Etape Saigon-Cantho. — La traversée d'une cocoteraie.

agréable même dans le Nord et dans l'Ouest, un peu chaude dans le Midi ; du nord au sud, la température est tempérée, avec le froid dans les cols, un soleil chaud dans la Crau. Mais, cette chaleur n'a rien de comparable avec celle du Cambodge ou de certaines étapes de Cochinchine. Quant aux cols, ils sont vite franchis et, à la fin de l'étape, on retrouve la température clémente de la veille : l'organisme n'a pas à s'adapter à un changement durable de température comme dans le Tour d'Indochine. Nos coureurs sont, en effet, en un mois, passés de la grande chaleur de Cochinchine et du Cambodge au froid nocturne du Laos (à Napé, où l'on fit étape, le thermomètre marquait 3 degrés au-dessus de zéro à 7 heures du matin). Pour les hommes qui s'arrosaient la tête d'eau pour éviter les coups de chaleur les jours précédents, la différence était pénible. Ensuite ce fut, pendant une dizaine de jours, au Tonkin et en Nord-Annam, le crachin humide et désagréable, pour supporter ensuite, à partir de Nha-trang, la chaleur du Sud. Ces changements constants provoquèrent des réactions abdominales et hépatiques nombreuses.

***

Le matériel employé par les coureurs indochinois dans son ensemble, est inférieur au matériel de France et presque tous manquaient de l'indispensable. A part deux ou trois, aucun ne possédait de lunettes pour les yeux et ces étapes du Laos, rendues si pénibles par la poussière, furent, pour ces malheureux souffrant des yeux, un véritable calvaire. A part Freitag et peut-être un ou deux autres, aucun ne possédait de mantelet pour se protéger de la pluie, et les maillots détrempés séchaient sur les reins, après l'orage !

***

C'est dans les conditions matérielles de ravitaillement en course ou à l'étape que les différences sont encore plus nettes. En Europe, des motocyclistes font la navette entre le peloton et les camions, les voitures suiveuses sont nombreuses ; le cou-

Etape Vinh-Dong-Hoi. — Escalade de la Porte d'Annam



Université Côte d'Azur. Bibliothèques



Etape Huê - Tourane.

Col des Nuages.
Cac et Than ensemble.

reur appartenant à une équipe est assuré d'être ravitaillé, secouru. En Indochine, par suite des difficultés actuelles, il ne fut pas possible d'avoir des motocyclistes et les voitures étaient en nombre insuffisant, le coureur qui désirait se ravitailler devait se séparer du peloton, se laisser culer d'une centaine de mètres pour recevoir d'un camion de ravitaillement dont il avait besoin, puis, il lui fallait souvent « chasser » pendant de nombreux kilomètres pour reprendre sa place.

Quant aux étapes..., la différence entre les deux courses devient alors presque choquante. Je revois, en France, certains « as » si difficiles à calmer, nerveux comme des précieuses, parce que le bain était trop ou pas assez chaud, parce que le quart champagne n'était pas de la marque préférée. Qu'auraient-ils dit, ces « as de la pédale », si, comme dans le Tour d'Indochine, ils avaient souvent été logés à trois par lit ou couchés sur une natte, à quinze par chambre, avec une couverture pour deux, et s'ils avaient si souvent été réduits au « cassoulet en boîte » ou à l'omelette aux œufs de cane ?...

***

Mais c'est dans l'esprit même de leur réalisation que réside, à mon avis, la plus grande différence entre les deux courses.

En France, le Tour, était une affaire commerciale, avec des combinaisons multiples, où des intérêts divers s'affrontaient et où le sport souvent s'ajoutait par surcroît... En Indochine, en organisant cette épreuve, le Gouvernement général a voulu : montrer à la jeunesse de la Fédération la valeur de l'effort discipliné, lui donner confiance dans ses possibilités — qui sont grandes — et, se servant du côté spectaculaire, gagner à l'idée sportive une « masse » encore non atteinte.

Le mérite de cette réussite, que l'Amiral Decoux a bien voulu reconnaître, revient à nos sympathiques coureurs, dont je me plais à dire la résistance extraordinaire, le courage, l'esprit de discipline, la valeur, la bonne volonté constante et joyeuse.

Etape Hanoi-Thanh-Hoa — Pont de Ham-Rong.



Université Côte d'Azur. Bibliothèques

LES FRANÇAIS

AU SERVICE DE L'INDOCHINE

LE RÉVÉREND PÈRE BAYLE

Le R. P. Bayle (Paul-Armand), de la Société des Missions Etrangères de Paris, né le 22 juillet 1867 à Gujan, canton de La Teste, département de la Gironde, compte cinquante ans de sacerdoce et de séjour en Annam.

Débarqué en Indochine en 1892, il a fait successivement l'évangélisation à Vinh (Nghệ-an) ; à Quang-trạch (Quảng-bình), 1893-1903, à Xã-doài (Nghệ-an), comme curé, de 1903 à 1906, et Provicaire général de 1906 à 1912, enfin, curé de Gia-phố, canton de Chu-lễ, huyện de Huong-khê, province de Hatinh, de 1913 à ce jour.

***

En 1913, le R. P. Bayle demanda et obtint en concession un mamelon d'une superficie d'environ seize hectares sis au village de Gia-phố. Les terrains défrichés, le missionnaire y fit installer quarante foyers indigènes et leur accorda l'usufruit des terres qu'ils occupaient.

Après, il obtint l'autorisation de former de nouveaux villages de Ninh-cường et de Tân-thanh et de scinder en deux celui de Phương-tân : village de Phương-tân, occupé par les cultivateurs, et village de Vinh-hoa, par les pêcheurs.

Le Père Bayle compte à son actif trois mille Annamites évangélisés et convertis par lui à la religion catholique.

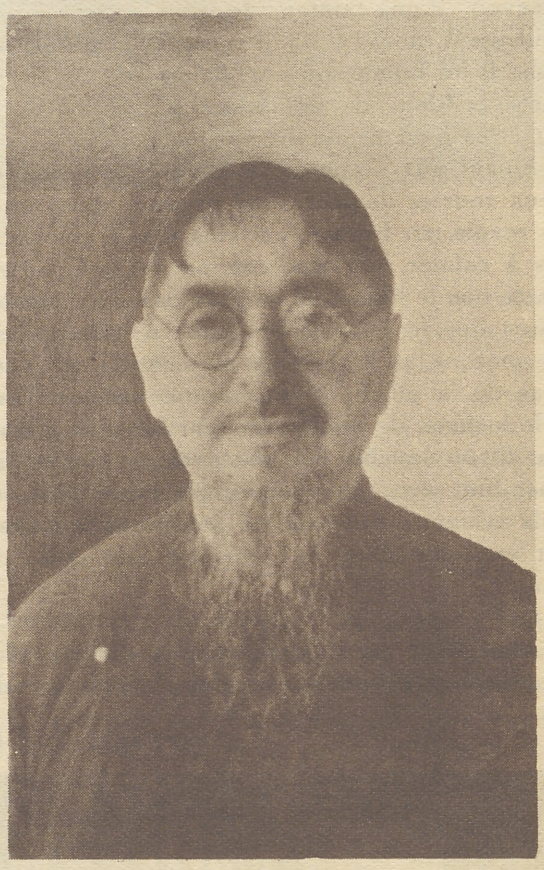
Parlant bien l'annamite et connaissant parfaitement les mœurs et coutumes des Annamites, leurs caractères, leurs vertus morales et leurs défauts, le R. P. Bayle les aime et est très estimé dans la région.

C'est ainsi que, pendant la guerre 1914-1918, ce missionnaire a exhorté avec succès les catholiques et bouddhistes à s'enrôler nombreux comme tirailleurs ou travailleurs pour la Mère Patrie et a mené une active propagande en faveur des emprunts de guerre.

Grâce aux renseignements précis donnés par le missionnaire, les autorités provinciales parvinrent, en 1915-1916, à mettre fin au pillage perpétré dans le Hương-khê par des bandes d'affamés et de mendiants déversés par le Quang-binh sur la région.

C'est surtout lors des troubles communistes de 1930-1932 que le R. P. Bayle a rendu de réels services à l'Administration. Sur les indications données par le Père, des postes de Garde Indochinoise furent installés aux endroits voulus ; les assassins, les principaux meneurs et près de cent militants communistes purent être appréhendés, des matériels d'imprimerie et emblèmes séditieux furent découverts par les autorités.

De l'aveu unanime des délégués administratifs et chefs de poste de Chu-lễ et des fonctionnaires qui ont été dans la région, le R. P. Bayle n'a cessé d'œuvrer avec un désintéressement et une ardeur dignes d'éloges pour la cause française, parallèlement à son œuvre d'évangélisation. C'est une des



figures particulièrement marquantes et honorablement connues du Nord-Annam.

Pendant son séjour dans le Quảng-bình, de 1893 à 1903, le Père Bayle s'est signalé particulièrement lors du typhon de 1896, par les nombreux secours apportés aux sinistrés et les soins prodigués aux malades. Il a failli périr, victime d'un acte de dévouement : au plus fort de la rafale, il partit seul à la nage à la recherche d'un sampan pour porter secours aux habitants d'un hameau en danger. Emporté par le courant, il fut projeté sur une haie de bambou et put, par miracle, s'y accrocher et rester ainsi de minuit jusqu'à l'aube, transi de froid.

Pour terminer, signalons que le R. P. Bayle est l'auteur d'un sermonnaire en langue annamite, qui a été publié par l'Imprimerie de la Société des Missions Etrangères, à Hongkong, en 1918.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Les Moïs de la Région de Djiring

(*Suite de la page 12.*)

Devant la porte de la paillote se trouve habituellement un balcon ou estrade carrée en bambou ; une échelle ou une pièce de bois quelconque avec des coches pour gradins, conduit à ce balcon et, de là, on entre dans la maison. Le Moï monte et descend cette échelle de poulailler sans y trouver d'embarras, mais pour un Européen il a de grandes chances de rouler en bas pour vouloir monter en haut.

HABILLEMENT.

Le costume moï est d'une pauvreté toute évangélique ; la petite tenue est le simple langouti ; pour se mettre en tenue de cérémonie, le Moï ajoute volontiers, s'il en a, un petit habit qui descend jusqu'à la hanche, parfois même, il se paye quelque défroque ; je vois toujours un beau gars qui s'était offert une vieille redingote, queue de pie, et comme je le complimentais sur son élégance, car il n'avait oublié que le pantalon, il me fit remarquer le côté pratique de l'habit, car dans chaque basque, il pouvait cacher une bouteille de chum-chum.

Quand il fait froid, les Moïs s'enveloppent dans une ample couverture — qui fut blanche quand elle fut neuve — et promènent ainsi avec une fierté de Romains à toge, leur dignité de sauvages.

Je ne dirai pas que la sauvagesse est aussi légèrement vêtue, cependant pour ne pas blesser la vérité, je suis bien obligé de dire que la Moyesse pour son trousseau, même bien complet, n'a pas besoin d'un si grand nombre de mètres d'étoffe qu'une honnête femme française. Le costume ordinaire, qu'elle trouve plus que suffisant, se compose d'une pièce d'étoffe qu'elle noue autour des reins et qui, partant des hanches, arrive un peu au-dessous du genou. Une pièce de toile de 3 ou 4 mètres de long, passant sur une épaule et nouée sous l'aisselle opposée, complètera son costume de cérémonie, et lui servira en outre de sac pour asseoir son bébé.

Tel est l'habillement des grandes personnes ; quant aux enfants, jusqu'à l'âge de 6 à 7 ans, ils n'ont pour tout vêtement que leur innocence, un rayon de soleil et la modestie du voisin.

Cette simplicité vestimentaire n'empêche pas les Moïs d'être très prudes et, la couleur de leur épiderme donnant le change, de ne pas paraître trop déshabillés ; d'ailleurs, le noir habille bien.

MODES

Le Moï aime les ornements et, comme en tous pays, la femme plus que l'homme, avec la différence des goûts et des coutumes.

Les Moyesses rivalisent de coquetterie et leur grande préoccupation consiste à s'allonger le lobe de l'oreille, de manière à y introduire les objets les plus divers, et le lobe, démesurément détendu, arrive parfois à descendre jusqu'à l'épaule.

Une autre coutume veut que les dames de condition, portent des anneaux de cuivre enroulés de la cheville aux genoux, c'est là le suprême chic, qui s'allie aux colliers de verroterie et aux bracelets dont elles sont surchargées.

Ainsi, malgré l'absence de vêtements, les artifices féminins sont identiques, la coquetterie ne perd jamais ses droits ; ici, comme partout ailleurs, les êtres de sexe différent cherchent à se plaire ; les moyens employés sont autres, mais le but poursuivi est le même : perpétuer la race.

MŒURS

Le Moï est plus sauvage de nom qu'en réalité, car les mœurs des Moïs ne sont pas des mœurs de sauvages. Tout voyageur étranger qui a passé par quelque village moï, n'importe dans quel but, pourvu que ce soit en ami, a dû remarquer l'hospitalité franche et cordiale de ces habitants des forêts ; il est non seulement reçu et logé, mais bien servi, à la moï s'entend ; à l'entrée, en cas de besoin, on lui présentera de l'eau pour laver ses pieds, on lui offrira à manger et on fera sauter pour lui le bouchon de la jarre de vin de riz, en signe d'amitié.

Et leurs mœurs, au sens strict du mot, que sont-elles ? Le Moï, qui aime la liberté autant que les bêtes qu'il rencontre dans la forêt, n'en imite jamais les mœurs.

D'abord, le mariage, dont le contrat est considéré comme chose sacrée ;

La polygamie, très rare, admise pour quelques chefs ;

L'adultère, puni sévèrement d'une amende de douze buffles comme rachat.

Le Moï ne désirant rien tant qu'une nombreuse famille, soigne bien ses enfants, ne les abandonne jamais ; les orphelins eux-mêmes sont pris par les voisins, à défaut de parents, et considérés comme les enfants de la maison. Les filles, surtout, feront l'honneur et la richesse d'une maison, car, chez les Moïs, la fille semble plus noble que le garçon.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

RELIGION

Une si grande sévérité de mœurs fait supposer chez le Moï une certaine connaissance de la religion primitive. Cependant cette religion est des moins compliquées, et se réduit à peu de chose.

Les Moïs croient à l'existence d'un Etre suprême qui a créé le ciel et la terre, mais ils ne lui donnent pas de nom, car il y a si longtemps que cela s'est fait, que personne n'a conservé le souvenir du nom du Créateur.

Ils croient que cet Etre supérieur, Maître absolu de toutes les créatures visibles, récompense le bien et punit le mal dans une autre vie.

En plus du génie suprême, ils croient à une multitude de divinités secondaires, le soleil, la lune, le tonnerre, qui sont autant de génies puissants, qu'ils appellent lang.

Chez eux on ne trouve aucun édifice religieux, ni temple, ni pagode ; aucune trace de caste sacerdotale, à moins qu'on ne considère comme telle la classe des sorciers, ou plutôt des sorcières, car nous sommes au pays du matriarcat.

Les sorcières sont consultées dans les maladies, les événements de la famille, les cataclysmes. Le Moï ne fait guère de sacrifices que pour la sépulture de ses parents, et à l'époque des semailles et de la moisson, pour apaiser les mauvais génies.

CATHOLIQUES

Ce n'est qu'au début de 1927 que l'évangélisation a commencé dans les montagnes du Sud-Annam ; la première âme moï qui reçut le baptême, et sans doute monta au Ciel par la perpendiculaire, fut une pauvre lépreuse, qui remercia le missionnaire, en ces termes : « Père, je me souviendrai de toi quand je serai en Paradis ».

Elle a tenu sa parole, la lépreuse de Djiring, car depuis, son baptiseur a eu la consolation de faire plus d'un millier de baptêmes dans la tribu des Koho et les quelques centaines de chrétiens qui s'y trouvent actuellement, sont de très bons et très fervents fidèles, dont pourrait s'enorgueillir une belle paroisse de France.

Plus au Nord, dans le Centre-Annam, la Mission de Kontum, formant un vicariat apostolique, compte 21.000 chrétiens moïs parmi les Bahnars, les Sedang et les Jarai, dont trois prêtres moïs.

COMPAGNIE DES EAUX ET D'ÉLECTRICITÉ DE L'INDOCHINE

Société Anonyme au Capital de 95.000.000 de francs

Siège Social à PARIS : 62 *bis*, Av. d'Iéna, 16e arrondissement

Direction Générale à Saigon : 72, Rue Paul-Blanchy

Usines Électriques à Saigon, Cholon, Pnompenh, Dalat

ÉTUDES, FOURNITURES ET MONTAGE

de toutes installations électriques particulières et industrielles, hydrauliques et frigorifiques

VENTILATEURS PORTATIFS ET DE PLAFOND

MOTEURS ET DYNAMOS POUR TOUS USAGES

FOURNITURE, POSE ET RÉPARATION

de matériel d'éclairage électrique, ventilation force motrice, etc...

Registre de Commerce Saigon N° 278

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

La légende de Muong-Liêp

par Georges-Marie KERNEIS.

C'ETAIT par une calme soirée d'automne. Le soleil venait de disparaître derrière les montagnes de la rive siamoise et déjà leurs ombres violettes s'allongeaient sur le Mékong en décrue. Çà et là, dans les biefs paisibles, commençaient à émerger les taches fauves des plages, tandis que de loin en loin les rapides, longtemps jugulés par l'abondance des eaux, se reprenaient à mugir.

Après une journée étouffante et monotone passée sous le roof de la pirogue, nous goûtions à la proue la paix du soir.

A quelques centaines de mètres, rosie par les derniers feux du couchant, la falaise de Muong-liêp dressait sur la berge française son profil géométrique et dominait de sa masse énorme un dernier « kèng » bouillonnant. C'était l'ultime obstacle qui nous restait à franchir avant de trouver la crique protectrice qui nous permettrait de nous amarrer pour la nuit.

C'est à ce moment que nous rencontrâmes l'étrange radeau. Livré à la brutalité du flot, évitant comme par miracle les roches blanches d'écume, défiant les lois de l'équilibre et de la balistique, le rustique assemblage de bambous, monté par quatre hommes, descendait le fleuve avec la sûreté angoissante d'un somnambule. On s'attendait à chaque seconde à voir se briser sa carcasse fragile. A chaque seconde, les piroguiers, d'une gaffe experte, ramenaient dans le courant le léger esquif.

Trois hommes seulement s'affairaient d'ailleurs à cette tâche. Le quatrième, à peu près nu, la figure noircie à la suie, le chef coiffé d'un panier à riz, brandissait un coupe-coupe et chantant à tue-tête dansait tout autour de l'étroit radeau, sans se soucier apparemment ni des rapides, ni de l'inclinaison dangereuse que l'embarcation prenait à chacun de ses entrechats.

Ses compagnons qui veillaient au danger, le visage crispé par l'attention, se prenaient parfois à rire, dès que le courant se faisait moins violent.

Comme je m'étonnais de la bizarrerie d'un tel spectacle, mes compagnons me répondirent que celui que j'avais pris pour un dément n'était qu'un jeune matelot de Luang-prabang franchissant pour la première fois la passe de Muong-liêp. Comme ses anciens, il accomplissait les rites qui conviennent en pareil cas.

Et voici la légende de la Falaise, telle qu'elle me fut contée à l'étape, par le vieux barreur, alors que réunis autour d'un feu de bois vert, allumé pour chasser les moustiques, nous tendions à la flamme nos mains glacées par l'humidité nocturne.



Il était jadis, c'était peu de temps après que les douze tribus Thaïs eussent abandonné leur berceau chinois, pour conquérir les pays du Sud, une princesse Lao, belle comme le jour, mais dont le cœur orgueilleux avait la rugosité du porphyre. Se nommait-elle Nang Thorani comme l'ange qui veille sur les destinées de la

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

terre ? Etait-elle la fille de Phra Phai, dieu du vent ? Nul ne s'en souvient, tant elle vivait dans des temps reculés. Ce que l'on sait, c'est que, fière de son sang royal, éprise de sa propre beauté, elle régnait seule sur le pays de Muong-liêp, dure au petit peuple, indifférente aux hommages des grands et dédaigneuse des jeunes hommes.

Mais il n'est point de femme, aussi altière soit-elle, qui ne ressente parfois la tristesse de la solitude et un jour, peut-être poussée par la curiosité, peut-être seulement parce que ses suivantes lui avaient chuchoté les avantages d'un état qu'elle méprisait, elle décida de se marier.

Le choix du futur époux n'était point facile, encore qu'en ce temps-là le glorieux Laos regorgeât de jeunes seigneurs. Tous, en effet, étaient également beaux, tous étaient aussi charmants et elle voulait vraiment discerner le meilleur.

C'est pour la tirer de l'abîme de perplexité où la plongeait un si tendre problème que Gnomma Rasa Thirat, dieu des Naissances, intéressé comme de juste à l'affaire, lui apparut une nuit, alors qu'étendue sur sa couche, elle rêvait sans déplaisir à celui qui la ferait femme. Gnomma Rasa Thirat, qui est aussi dieu des Décès, est réputé pour les ressources de son esprit. On le disait très retors ; certains même l'accusaient de jouer sur deux tableaux. Toujours est-il qu'il conseilla à la Princesse de s'unir à celui qui serait assez audacieux pour se jeter pour elle du haut de la falaise dans les flots perfides du Mékong.

Une telle proposition n'était point faite pour déplaire à la jeune femme. Déjà, à cette époque lointaine, les coquettes savaient toute la valeur qui s'attache au sacrifice et n'ignoraient pas que la parure la plus troublante pour un joli visage est quelquefois une guirlande de suicidés.

Elle se décida donc et confia à ses serviteurs le soin de faire connaître sa décision.

Les nouvelles vont vite au pays lao. Elles glissent sur le grand fleuve au rythme des pagaies, elles trottent dans les sentiers à l'amble des chevaux mongols et les gongs eux-mêmes ont leur langage secret. Aussi Phra Chan, la lune, n'avait-elle pas fini de décroître pour la deuxième fois que des lointains muongs, tels des phalènes attirés par la torche, accourait à Muong-liêp la troupe des prétendants.

Ils étaient tous là, les valeureux seigneurs, ceux de Liphi, le pays des chutes ; ceux d'Hoi Pa Tharak ; ceux de Muong-thong ; ceux de Muong-va ; ceux de Chanthabouri, d'où l'on découvre la mer ; ceux de Muong-nane et de Muong-khai, près de Luang-prabang ; ceux des marches lointaines : ceux de Samneua ; ceux d'Attopeu ; ceux des Sipsong Chauthai, que l'on nomme maintenant Lai-chau.

Parés, armés, pomponnés, ils étaient arrivés en hâte en brillants cortèges sur des pirogues de course montées de rameurs aux tuniques écarlates ou en joyeuse cavalcade. Quelques barbons en palanquins, fermaient la marche, incertains de leurs charmes mais sûrs de leur courage.

Enfin, le jour de l'épreuve arriva et par les sentiers abrupts qui mènent à la falaise on vit la chenille brillante des amoureux impatients s'étirer sur la pente tandis que la princesse, savourant cette minute inoubliable, se rendait en aval, à l'île de Bon Kheuang, attendre son vainqueur.

Ils furent bientôt tous au sommet. Le spectacle était magnifique mais fort peu y pensaient. A deux cents mètres sous leurs pieds grondait la voix du Mékong. Ils n'entendaient qu'elle. Elle chassait de leur mémoire vacillante les traits chaque seconde plus flous de la princesse. Un à un, ils se penchaient sur le gouffre, mesurant d'un œil agrandi par le vertige l'insondable abîme. Un à un aussi, ils s'en allaient penauds, prétextant un malaise ou un rendez-vous. Certains barons des hauts plateaux, peu rompus aux règles de la courtoisie, prétendaient avec simplicité que le jeu n'en valait pas la chandelle.

C'est alors que s'avança un dernier candidat, un prince kha, de ces Khas à chignons que l'on rencontre seulement au lointain pays de Muong-han. Noiraud, les côtes saillantes, ses longues cuisses maigres poudrées encore de la route qu'il avait faite à pied, presque nu, le coupe-coupe ballant sur ses fesses étriquées à la mode barbare de sa contrée sauvage, il alla à son tour considérer l'abîme.

C'était un méditatif, mais d'esprit un peu lent comme le sont tous les Khas. Il réfléchissait avec peine mais pesait ses décisions. Au lieu de partir comme les autres, il décida de s'asseoir.

C'est à ce moment précis que Gnomma Rasa Thirat, dieu des Naissances et des Décès intervint ; devinant avec son astuce coutumière que le saut fatal lui rapporterait sinon une mort du moins des naissances et qu'au total, il n'y perdrait pas, il permit l'imprévisible.

Et le miracle s'accomplit. Tandis que le prudent prince kha commençait à s'accroupir, son coupe-coupe s'était détaché et fiché en terre, la pointe en l'air.

Le rustique amoureux n'acheva pas son geste. D'un brusque mouvement, il s'était redres-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

sé et, entraîné par son élan, avait disparu dans le gouffre.



Dominant la plainte de Phra-Phai, le vent, un cri guttural avait retenti, cri d'horreur, cri de triomphe aussi peut-être.

***

Là-bas, sur l'île de Don-Kheuang, la princesse de Muong-liêp, assise sous un dais d'or, espérait son preux. Elle l'avait vu tournoyer dans l'espace puis s'engloutir dans une blanche gerbe d'écume. Maintenant elle se demandait si elle le verrait apparaître pauvre chose sanglante aux os brisés ou amoureux vainqueur exigeant son salaire. Et puis, qui était-il ? Etait-ce Kham-Tane, le jeune roi Lu dont elle avait admiré hier le torse avantageux et les muscles saillants ? Etait-ce Tiao Phouma de Muong-sai à la jolie figure ? Son cœur battait d'impatience.

Si Gnomma Rasa Thirat, dieu des Naissances et des Décès est tel Janus, un dieu à double face, Phra Naray, qui règne sur les profondeurs fluviales, et Phraya Nak, chef des Nagas aux écailles luisantes, sont connus pour leur compassion. C'est ainsi que l'aventureux prince kha venu le cœur joyeux du pays de Muong-han, au lieu de heurter du front les roches meurtrières rencontra le matelas moelleux et glauque des eaux protectrices. D'un talon léger, il frappa le gravier et reparut à la surface. Il ne lui restait plus qu'à se laisser aller au gré du courant devenu débonnaire et à aborder sur la plage de sable fauve où déjà des serviteurs s'empressaient pour lui remettre les habits destinés au vainqueur.

***

Le vieux barreur ne m'a pas dit si la fière princesse avait fait des offrandes à Gnomma



Rasa Thirat pour lui marquer sa gratitude. Ce que l'on sait c'est qu'elle tint parole et épousa le prince kha.

Ce fait si rare qu'il ne se reproduisit plus jamais dans l'histoire pourtant si longue du vieux pays lao, méritait d'être rappelé aux jeunes gens.

C'est pour cette raison que, depuis lors, les piroguiers novices, le chef coiffé d'un panier à riz, le torse nu, ridicules mais magnifiques de sang-froid dans l'accomplissement du rite, dansent avec gaîté au milieu des rapides.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

La semaine dans le monde

DU 3 AU 9 MARS 1943

LES OPÉRATIONS EN ASIE ET EN OCÉANIE

Pacifique.

Le 28 février, la Nouvelle-Guinée eut à subir deux raids, l'un à Merauke, l'autre dans la baie de Milne, tous deux situés à l'extrémité orientale de la grande île.

Port-Darwin, de son côté, avait à subir une nouvelle attaque le 2 mars, ainsi que l'île de Tulagi, les 5 et 6 mars.

Des vols de reconnaissance ont été effectués sur les autres possessions anglo-saxonnes.

Chine.

Les différentes opérations effectuées par les troupes japonaises dans la Chine du Nord, du Centre et du Sud ont continué à se développer durant les sept derniers jours.

— Dans la province de Hupeh, quelques actions locales ont permis aux Japonais de capturer, le 4 mars, 320 prisonniers et du matériel de guerre dans le secteur de Hosueh. Près du lac Pailu, à l'issue du combat qui durait depuis le 25 février, un des chefs de l'ancien état-major du général Wang-Chung-Tsai, le général Li-Teh-Sin, s'est rendu à Likiachang, le 2 mars, avec 4.000 hommes.

A la suite de ces opérations, le Yang-Tsé-Kiang est maintenant contrôlé par les troupes impériales depuis Ichang jusqu'à Yochow. Ces nouveaux gains de terrain faciliteront dans l'avenir les opérations de pression contre Chungking.

— Dans le Kiangsu du nord, les opérations touchent à leur fin. Une des dernières lignes de communications et de ravitaillement de la 89e Armée de Chungking a été ainsi coupée. Par contre, ce district sillonné de rivières forme un excellent point de jonction entre la Chine du Nord et du Centre, déjà occupées par les Japonais.

— Dans la péninsule de Leichow, les opérations de nettoyage continuent.

Birmanie.

Dans le nord de la Birmanie, après la prise de Tai-Ping-Kai et de Shun-Chiang-Kai, la région aux abords de la rivière Nu est complètement nettoyée des troupes chinoises. Les forces impériales s'engagent maintenant dans la région de Ying-Pan-Kai.

D'autre part, les troupes anglo-britanniques ont été dispersées au fort de Hertz, sur la frontière nord de la Birmanie.

SUR LES FRONTS D'EUROPE ET D'AFRIQUE

Russie.

Sur le front oriental, l'Armée Rouge, arrêtée à l'ouest de Rostov et dans le bassin du Donetz, oriente maintenant ses efforts sur le front central et le front nord.

— Dans le nord, après l'évacuation par les Allemands de Demyansk, à 80 kilomètres au sud-est du lac Ilmen, et de Rjev, importante tête de pont sur la Volga, les 2 et 3 mars, les Russes ont déclenché une offensive d'envergure sur un front de plus de 100 kilomètres, entre Kholm et Veliki-Luki. La pression se resserre autour de Staraja-Roussa.

— Le 7, le communiqué allemand a annoncé l'évacuation de Gzhatsk, sur la ligne de Moscou-Smolensk.

— Plus au sud, sur le front d'Ukraine, à l'ouest de Kharkov, les Russes continuent à lancer d'importantes attaques le long des lignes conduisant à Poltava, Bielopolie et Orel. Le 3, les Soviets s'emparaient de Dmitriev et d'Igov, ainsi que d'Olenino, sur la voie ferrée de Veliki-Luki à Rjev.

L'armée soviétique a encore subi de très grosses pertes : 54.000 morts et plus de 7.000 prisonniers ont été dénombrés dans ce secteur.

— Par contre, dans le bassin du Donetz, la « Wehrmacht », poursuivant ses contre-attaques victorieuses, a atteint de nouveau le cours du Donetz sur une distance de 250 kilomètres, dans la région d'Izjum. On enregistre dans le courant de la semaine les reprises successives, par les troupes de l'Axe, de Krasnoarmeisk, Slaviansk, et Lisichansk.

— Sur le front à l'ouest de Rostov, les Russes cherchent vainement à traverser la rivière Mius.

— Dans le secteur de la tête de pont du Kouban, seuls quelques combats d'importance locale ont eu lieu. Une nouvelle tentative russe de débarquement a été repoussée à Novorossisk.

Tunisie.

Au cours de la dernière semaine, les troupes germano-italiennes ont effectué au nord de la Tunisie plusieurs offensives locales. Ces opérations, en partie entravées par les conditions atmosphériques, ont amené une amélioration considérable des positions défensives de l'Axe.

— Dans la région de Medjez-El-Bab et de Mateur, les troupes de l'Axe ont capturé plusieurs positions dominantes. Le principal objectif de ces opérations était de forcer le Haut Commandement britannique à retirer rapidement ses forces qui avaient été expédiées dans la deuxième quinzaine de février en Tunisie centrale pour soutenir les troupes américaines ; ce but a été pleinement atteint.

— Dans le centre, les forces anglo-américaines ne reprennent que lentement une partie des terrains qu'elles avaient perdus. Seuls Sbeitla et Sidi-Bou-Zid sont à nouveau entre leurs mains.

Dans le secteur de la ligne Mareth, la VIIIe Armée aurait commencé son offensive. La jonction avec les troupes américaines a été faite aux environs de Gafsa.

Dans l'ensemble, les offensives germano-italiennes en Tunisie ne visent pas à gagner du terrain, mais à affaiblir autant que possible les forces anglo-américaines et à bouleverser leurs plans d'offensive.

EN FRANCE

C'est sous le signe de l'unité et de l'union française qu'est né le nouveau Conseil National.

Il représentera toutes les forces vives du pays, toutes les catégories sociales : anciens combattants, patrons, ouvriers, représentants des professions libérales, artisans. Le Conseil National assurera auprès du Gouvernement le rôle que les conseils départementaux tiennent auprès des préfets. Il recevra également la mission de préparer les textes de la nouvelle Constitution qui seront soumis au Chef du Gouvernement qui, à son tour, les soumettra au Chef de l'Etat. Ainsi, dans une nouvelle France, ce nouveau Conseil National établira une liaison efficace entre le peuple et le Gouvernement.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

REVUE DE LA PRESSE INDOCHINOISE

2.040.850.

Ce chiffre énorme n'est pas, comme on pourrait le croire, le numéro d'un billet de la Loterie Indochinoise ; c'est celui des entrées de la plus grande manifestation culturelle, économique et sociale qu'ait, à ce jour, connue la Fédération.

Durant la dernière semaine de sa triomphale carrière, l'Exposition a vu entrer le lundi 15 février 20.970 personnes ; le mardi 16, 21.092 ; le mercredi 17, 21.023 ; le jeudi 18, 21.548 ; le vendredi 19, 23.477 ; le samedi 20, 38.063 ; le dimanche 21, 41.711 ; le total de la semaine a donc été de 187.884, ce qui, ajouté à celui des semaines précédentes, soit 1.654.329, donne un total général de 1.842.213. Si l'on tient compte par ailleurs des 13.000 enfants des écoles, des 5.000 militaires français et nippons, des 3.000 membres de diverses délégations et des cartes permanentes, on peut considérer que le chiffre global des entrée à l'Exposition fut de 2.040.854.

(HANOI-SOIR du 5 mars 1943.)

Les magnifiques enseignements de ces statistiques sont pour nous un puissant encouragement, la vision sûre et magnifique d'un avenir fécond : nous sommes dans la bonne voie :

La vraie force, nous dit Nguyên-tiên-Lang dans la *Patrie Annamite* du 1er mars 1943, *consiste à renouer avec la tradition en y ajoutant quelque chose... J'ignore si notre Gouverneur Général a pensé à l'ancienne Exposition décidée à Saigon par un autre Amiral Gouverneur. Mais ce que je sais, c'est que la Foire-Exposition de Saigon 1942-1943, réalisée par une apparence de paradoxe, en un moment de vie difficile, atteint et dépasse son but, puisqu'elle sait nous enseigner, finalement à garder la confiance dans nos ressources et l'optimiste créateur.*

(PATRIE ANNAMITE du 1er mars 1943.)

L'extension de Hanoi.

Devant les travaux déjà exécutés, on est à même de mesurer l'envergure de la tâche entreprise qui aura coûté 140.000 m³ de terrassements et le comblement de 66.000 m² de mares ; pas un instant on ne doute qu'elle ne soit menée à bien.

Il n'est pas difficile de s'imaginer que dans quelques années, l'étang de Thiên-quông sera devenu un autre Petit Lac, serti dans des pelouses fleuries, ombragées de beaux arbres.

Les exigences de l'évolution moderne seront conciliées suivant les principes d'Occident avec *le respect du passé cher aux esprits d'Orient ; et plus tard, lorsque tout ce quartier sera devenu une agglomération prospère et peuplée, j'imagine que quelque rêveur assis au clair de lune au bord du lac de Thiên-quông écoutera le cœur battant la cloche de la pagode résonautre Petit Lac, serti dans des pelouses fleuries, omde la méditation bouddhique ».*

(COURRIER D'HAIPHONG du 2 mars 1943.)

Après la création des cadres locaux indochinois.

La politique impériale française depuis la Révolution Nationale, s'est engagée dans une voie large et féconde qu'on peut caractériser par ce terme : régionalisme amplifié. A la question : qu'est-ce que l'Empire ? on ne répondra plus désormais : « L'Empire est le prolongement de la Métropole », mais « L'Empire est l'image élargie de la Métropole ».

(SOIR D'ASIE du 25 février 1943.)

Yersin n'est plus.

Sa mémoire nous sera particulièrement chère, à nous, Indochinois, car il avait adopté l'Indochine, et c'est elle qui profita la première de ses bienfaits, de ses recherches, de son génie.

Qu'on y songe, il aurait pu mener en France une vie remplie d'honneurs. Il a préféré vivre à Nha-trang, révéré, certes, mais de loin.

Il semble qu'il ait quelque peu fui les hommes, lui qui a tant fait pour eux. Il ne les méprisait pas, sans doute, son esprit était trop élevé pour cela, mais il les plaignait et il les tenait à l'écart, ne connaissant que trop leur folie. Nha-trang a été sa thébaïde. Il put continuer à y étudier l'infiniment petit, à y contempler l'infiniment grand ; son regard pouvait se reposer du travail au microscope en errant sur l'immensité de la mer.

S'il avait adopté l'Indochine, il n'avait pas adopté les hommes ; il a fait mieux : durant toute une longue vie il s'est penché sur eux, et il les a délivrés, glorieusement, de plus d'une de leurs misères. Après Pasteur, Roux, Calmette, il laisse un souvenir impérissable.

(VOLONTE INDOCHINOISE du 3 mars 1943.)

La vie de Yersin est un des plus beaux exemples qu'on puisse offrir aux jeunes, vie de labeur acharné d'abord, puis symbole de modestie, la modestie des vrais savants, et de pur désintéressement ; cet homme, auquel son œuvre assignait une des premières places dans le monde, vivait avec une simplicité légendaire, dédaigneux de toutes les satisfactions extérieures de la renommée, de la fortune, du luxe, même du simple confort, vivant en ascète, non plus par sentiment religieux, mais par sentiment scientifique, qui d'ailleurs est du même ordre.

(COURRIER D'HAIPHONG du 5 mars 1943.)

Préparateur et élève de Roux, Yersin a assisté de près, en chercheur passionné, à l'éclosion quasiment miraculeuse de la bactériologie, cette merveille scientifique de la fin du siècle dernier, cette merveille due au génie de Pasteur.

Son nom est associé à ceux, illustres à jamais de Pasteur, Roux, Calmette.

Mais il s'illustra à son tour, par ses recherches et découvertes personnelles faites au bout du monde. Ses travaux sur la peste humaine et animale l'auront rendu à jamais célèbre. Ils ne sont pourtant qu'une partie de son œuvre. Explorateur, ethnographe, cet homme extraordinaire fonda l'Institut Pasteur de Nha-trang, dirigea plus tard celui-ci, concurremment avec celui de Saigon, qu'avait fondé Calmette.

Yersin laisse une œuvre considérable et un grand nom. Il laisse dans nos cœurs des regrets immenses et une profonde vénération.

Et le monde entier, s'il n'était pas pris de folie, serait en deuil par la mort de ce grand savant français.

(VOLONTE INDOCHINOISE du 2 mars 1943.)

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

LA VIE INDOCHINOISE

Du 1er au 8 mars 1943.

MARDI 2

Hanoi. — L'Amiral Decoux reçoit le général Tanaka, ainsi que le général Aymé.

Hanoi. — L'Amiral et Mme Jean Decoux offrent un déjeuner intime en l'honneur des membres de la Mission Japonaise.

MERCREDI 3

Hanoi. — A l'occasion de l'inauguration des bâtiments de l'Ecole de Commerce de Hanoi, l'Amiral Decoux prononce le discours suivant :

MONSIEUR LE PRÉSIDENT,

L'Ecole de Commerce de Hanoi, institution dont le besoin se faisait sentir depuis de longues années et devant laquelle s'ouvre un avenir plein de promesses, inaugure aujourd'hui ses nouveaux locaux.

Vous m'avez demandé de présider cette cérémonie. J'ai accepté votre invitation avec un très grand plaisir, car j'ai voulu vous remercier personnellement, Monsieur le Président, et exprimer en même temps ma gratitude envers votre Compagnie, de l'intelligente initiative qui a enfin doté l'Indochine d'un précieux centre le formation pour nos futurs employés de commerce.

Son origine remonte à cinq ans déjà, à ces cours du soir dont vous venez de rappeler la fondation, et qui connurent aussitôt la faveur de la jeunesse annamite. Ce n'était là qu'un début, et je sais combien vous tenait à cœur l'ouverture d'une école véritable.

Vous m'en avez parlé, il y a près de dix-huit mois ; vous attendiez alors la clôture de la Foire de Hanoi pour vous installer dans l'un de ses bâtiments. Une circonstance fortuite a fait échouer ce projet. Vous ne vous êtes pas laissé rebuter. Vous avez persévéré, et vous avez parfaitement réalisé enfin la première tranche du nouvel organisme, montrant ainsi la foi de votre Assemblée dans l'avenir, et la continuité de ses vues. Je vous en complimente, ainsi que la Chambre de Commerce de Hanoi.

Les profondes transformations que subit actuellement l'économie de l'Union ne permettaient pas de différer plus longtemps la création de cette école.

L'Indochine, demeurée longtemps un pays presque exclusivement agricole, s'est aujourd'hui résolument engagée dans la voie de l'industrialisation. Mais l'agriculture et l'industrie ne sauraient se suffire à elles-mêmes. Elles trouvent un complément nécessaire dans une excellente organisation commerciale, seule à même de les animer l'une et l'autre et d'accroître sans cesse leur rendement.

Certes, je me plais à reconnaître les beaux résultats déjà acquis dans ce domaine, et la très large contribution apportée à la fortune de la Fédération par des maisons françaises, vieilles parfois de près de quatre-vingts ans. Il n'en reste pas moins que les temps nouveaux appellent un nouvel effort. Le commerce indochinois doit perfectionner constamment ses méthodes. Il doit surtout trouver sur place dans ce remarquable réservoir d'hommes qui constituent les populations autochtones, dans cette jeunesse avide d'apprendre et de s'employer utilement, tous les éléments nécessaires à son adaptation et à son essor. C'est à cette condition seulement, à l'heure où la fin de la guerre mondiale permettra sur une grande échelle la reprise des échanges extérieurs qu'une Indochine moderne et bien équipée pourra faire face à ses nouvelles tâches.

Or le métier d'employé de commerce, celui d'homme d'affaires, ne s'improvisent pas. Ils exigent des qualités spéciales, dont ne manque assurément pas la jeunesse de ce pays ; ils nécessitent aussi, pour s'exercer avec le meilleur rendement, un forte préparation.

Trop longtemps, a régné dans l'élite indochinoise l'idée qu'il n'est de dignité que dans les emplois de l'Etat. Loin de moi, certes, la pensée de rabaisser la fonction administrative, ou de sous-estimer un corps de fonctionnaires dont la collaboration demeure essentielle à l'œuvre que nous poursuivons. Mais l'Administration ne constitue pas à elle seule la cité tout entière, et les carrières économiques ne joueront ici le rôle capital qui leur revient, que le jour où les classes éclairées auront définitivement cessé d'y voir des activités de seconde zone, indignes d'attirer et de fixer leurs enfants.

Vous avez de longue date saisi cette vérité essentielle, Monsieur le Président, et vous en êtes fait ardemment l'apôtre. L'accueil enthousiaste que, dès son ouverture, votre Ecole a rencontré auprès de la jeunesse, prouve que votre voix a su se faire entendre ; je suis heureux de vous en féliciter.

Peut-être connaissez-vous, Messieurs, la belle devise que s'est donnée l'une des Chambres de Commerce les plus anciennes, les plus actives et les plus brillantes de France, celle de Marseille : « Mettre le commerce toujours plus en honneur et splendeur ».

Cette formule vraiment lumineuse du XVIIIe siècle, qui fut par conséquent celle des Rois de France, doit revoir le jour en Indochine sous le signe de la Révolution Nationale.

Souhaitons donc que, s'inspirant du bel exemple donné par la Chambre de Commerce de Hanoi, la Fédération s'attache désormais à mettre le commerce sans cesse plus en honneur, et parvienne à acquérir ainsi une splendeur nouvelle.

Nha-trang. — Les obsèques du docteur Yersin ont eu lieu ce matin en présence du Résident Supérieur en Annam et de nombreuses personnalités d'Indochine. Conformément aux volontés du grand disparu, les obsèques ont eu lieu sans apparat, revêtant un caractère de simplicité émouvante, dans la vénération et le respect imposés par la mémoire de cet illustre serviteur de la cause de la France et de l'humanité.

JEUDI 4

Hanoi. — L'Amiral Decoux et S. E. Kuriyama, secrétaire général de la Mission Japonaise, signent un accord économique portant sur l'exportation indochinoise vers le Nippon en 1943 ; ils ont, en outre, plusieurs entretiens importants en vue de la consolidation des rapports économiques entre les deux nations.

Hué. — Leurs Majestés Impériales d'Annam offrent un dîner en l'honneur du corps enseignant de la capitale.

VENDREDI 5

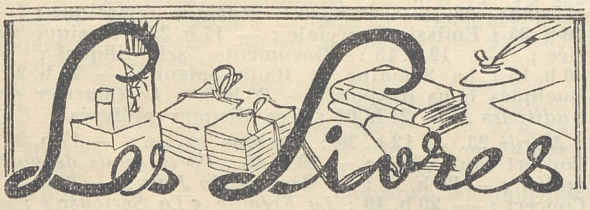
Hanoi. — L'Amiral Decoux reçoit le Comité de l'Union locale de la Légion du Tonkin, à qui il fait un exposé de la situation extérieure et intérieure de la France et de l'Indochine. Il leur rappelle à cette

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

occasion les consignes du Maréchal qui doivent guider l'activité patriotique de cette formation dans le cadre des règles fixées par le Chef de l'Etat.

SAMEDI 6

Hanoi. — La presse annonce que la Légion du Tonkin vient de verser au Trésor le deuxième million de francs recueilli par elle au cours de la campagne d'hiver 1943.



LA NOUVELLE CHIROMANCIE OCCIDENTALE ET ORIENTALE

de M. HOANG-DANG-TO.

(*Portail éditeur*).

La principale originalité de ce livre facile à lire largement pourvu en schémas et bien présenté, est un essai de fusion entre les chiromancies européennes et extrême-orientales. Les amateurs de cette science délicate y trouveront d'utiles renseignements.

LES AMIS DE BICHE

(*Taupin éditeur*).

Un recueil de contes pour enfants : *Les amis de Biche*, vient d'être réédité par la Maison Taupin. L'auteur, Marie-Madeleine de Saint-Exupéry, est une sœur aujourd'hui disparue, de l'écrivain de *Vol de nuit* et de *Terre des hommes*. Nous ne pouvons mieux faire pour critiquer ce petit volume que de rapporter le jugement porté sur lui, en 1928, par un collaborateur des *Etudes*, la revue bien connue des pères de la Société de Jésus :

« Les fleurs et les animaux sont de fidèles amis pour qui les comprend. Biche, qui s'était fait une âme proche de ces humbles amis, a noué avec eux une exquise intimité. Elle a senti, délicieusement, le charme des mois ; elle sait l'heure des fleurs et la saison des oiseaux. Bien malin qui lui reprocherait une hérésie de botanique, une méprise sur la couleur ou le ramage de ses gentils compagnons. Mais ce qui donne de la saveur à cette diligente science communiquée avec un sourire, c'est le tact exquis des dialogues. Que Biche donne la parole à l'écureuil, au chêne, aux sapins, aux fleurettes de la montagne si pressées de vivre et d'embaumer leur bref été ; qu'elle nous fasse entendre Mme Hibou confessant son gourmand de mari ou nous initie aux expédients de la « noble famille Coucou » en quête d'une nourrice pour le futur « Coucou jeune » ; qu'elle s'égaie du manège sentimental d'Epinoche et d'Epinochette : les scènes sont charmantes de vie, de belle humeur, les dialogues pétillants de pensées de fleurs, de mots d'oiseau, de sentencieuses réflexions de poissons. Et cet art charmant est relevé d'une pointe de philosophie tour à tour résignée, indulgente et généreuse... ».

La jeunesse pour qui ce petit livre a été écrit et réédité, l'accueillera favorablement et nous lui souhaitons de prendre place sur toutes les étagères, entre *Les mémoires d'un âne* et *Blanche-Neige et les sept nains*.

COURBET

par LE CAPITAINE DE VAISSEAU JOUAN.

Collection « Grandes vies, grandes œuvres »

Poursuivant son effort de résurrection de la moralité parmi la jeunesse, la Direction de l'Instruction Publique en Indochine vient d'ajouter à sa collection « Grandes vies, grandes œuvres » une figure nouvelle, celle d'un grand marin, l'amiral Courbet. L'évocation de cette vie a été demandée à la personnalité indochinoise la mieux qualifiée pour l'écrire, à l'érudit auteur d'une *Histoire de la marine française*, particulièrement informée, à l'auteur de ce chant funèbre, émouvant, dédié aux marins français tombés et à leurs vaisseaux détruits, le capitaine de vaisseau Jouan.

En quatre-vingts pages se déroule le récit lumineux d'une grande carrière du galon d'aspirant aux étoiles de vice-amiral, de l'école Polytechnique à la chambre mortuaire du *Bayard*. Cette carrière a conduit Courbet dans toutes les eaux du globe : mer de Chine, Méditerranée, Atlantique et Pacifique, et l'a amené à tous les emplois : commandement à la mer, état-major, enseignement naval ; services techniques, gouvernement de la Nouvelle-Calédonie. Dans tous les postes, il réussit avec un égal succès. « Si sa santé qu'il use à force de zèle ne lui fait pas défaut, écrivait un de ses chefs, il doit avancer rapidement et plus il avancera, plus il rendra de services au pays ».

Vient la guerre de Chine qui lui permet de donner toute sa mesure. Un moment commandant en chef du corps expéditionnaire du Tonkin, il reprend les opérations du général Bouet contre Sontay et enlève la ville aux Pavillons Noirs qui en avaient fait leur quartier général. Mais ce n'est pas par le Tonkin qu'on pouvait faire capituler la Chine. Courbet est replacé à la tête de son escadre et chargé de porter les coups décisifs. Et ce sont alors ces huit mois d'activité fébrile (août 1884-mars 1885) qui virent le bombardement de Kelung, la destruction de la flotte chinoise à Foutchéou, la descente de la rivière Min, le débarquement à Formose, le coup d'audace de Shei-poo, l'occupation des Pescadores. Sur les instances de l'amiral, en février 1881, le Gouvernement français décréta enfin le blocus du riz ; trois mois après, la Chine demandait la paix. On suivra avec le plus vif intérêt toutes ces opérations grâce aux plans et aux dessins dont le volume est illustré.

Mais en cette vie, ce qu'il y a de plus remarquable, ce ne sont sans doute pas les actes, mais le caractère qui les inspira.

Cette vie est une haute leçon ; le commandant Jouan l'a fort bien vu et fort bien exprimé :

« L'amiral Courbet est resté une des plus belles figures de notre Marine. Le pays salua en lui le chef qui, au lendemain de nos désastres de 1870, lui avait réappris le mot de victoire et ouvert, à nouveau, les ailes de l'espérance.

» Formé par une vie toute de rectitude et de devoir, Courbet était vraiment un chef dans toute l'acceptation du mot. Précis, net, prévoyant toujours autant qu'il était possible de prévoir, ménager des sacrifices de ses hommes, animé du plus pur patriotisme, faisant preuve d'une bravoure personnelle à la fois naturelle et enthousiasmante, paré des plus belles vertus de l'âme, Courbet fut un magnifique entraîneur d'hommes et ses succès sont marqués au coin de la perfection où se reconnaît le génie.

» Il était exigeant en service, car il savait que l'accomplissement du devoir ne peut souffrir aucune compromission. Il n'en possédait pas moins un cœur sensible et généreux qui se manifesta bien souvent. Il avait ce don suprême du chef de faire naître la confiance et Pierre Loti, alors embarqué sur la *Triomphante*, l'a merveilleusement fait sentir :

« Dans les heures d'anxiété (et elles revenaient sou-
» vent), au milieu des engagements qui semblaient
» douteux, dès qu'on le voyait paraître, lui ou seule-
» ment son pavillon dans le lointain, on disait : « Ah !
» le voilà ! c'est tout ce qu'il faut. Ça finira bien
» puisqu'il arrive ! ». En effet, cela finissait bien, tou-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

» jours, cela finissait de la manière précise que lui » tout seul, très caché dans ses projets, avait arran- » gée et prévue. »

« Innombrables furent les témoignages d'amour que lui prodigueront ses marins. Heureux le chef qui sait faire naître autour de lui tant de foi, tant de confiance, tant de dévouement poussé jusqu'au plus extrême sacrifice. »

Du 16 au 31 mars 1943
Écoutez RADIO-SAIGON.

Mardi 16. — 12 h. 20 : Danses en chansons autour du monde ; — 17 h. 25 : Concert bleu ; — 19 h. 45 : *Les joies de l'eau, à la piscine et à la mer ;* — 20 h. 15 : *Le Message du Jour ;* — 20 h. 25 : *Une jeune fille provinciale en 1830 ;* — 21 heures : *L'Opérette française à la fin du* XIX^e^ *siècle.*

Mercredi 17. — 12 h. 20 : Concert de musique variée ; — 17 h. 25 : Musique populaire ; — 19 h. 45 : *Pour les enfants :* « Chansons pour les petits de France ». — 20 h. 15 : Chansons de l'Auvergne ; — 20 h. 40 : Concert par l'orchestre de chambre de Radio-Saigon.

Jeudi 18 mars. — 12 h. 15 : *La minute des Jeunes ;* — 12 h. 20 : Musique militaire ; — 17 h. 25 : Rina Ketty et Jean Sablon ; — 19 h. 45 : Causerie d'actualité ; — 20 h. 15 : Théâtre : *L'Heure H...,* comédie de Pierre Chaine.

Vendredi 19. — 12 h. 20 : Musique de danse ; — 17 h. 25 : Piano syncopé ; — 19 h. 45 : *Le Grand Lac au Cambodge ;* — 20 h. 15 : *Le Message du Jour ;* — 20 h. 25 : *Le coffret à musique ;* — 21 heures : Vos disques préférés ; — 21 h. 15 : *L'histoire et les mondanités.*

Samedi 20. — 12 h. 20 : Orgue de cinéma ; — 17 h. 25 : Musique militaire ; — 19 h. 45 : Causerie d'actualité ; — 20 h. 25 : *Un Tour au cabaret.*

Dimanche 21. — 12 h. 20 : Musique et danses sud-américaines ; — 17 h. 25 : *Un peu d'opéra-comique ;* — 19 h. 45 : *Une œuvre française en Chine :* « la Maison du Souvenir » ; — 20 h. 15 : Opéra comique : *Orphée,* de Gluck.

Lundi 22. — 12 h. 20 : Musique classique ; — 16 h. 35 : Emission spéciale ; — 17 h. 25 : Musique variée ; — 19 h. 45 : Documents scientifiques ; — 20 h. 15 : La Semaine de Radio-Saigon ; — 20 h. 25 : Quelques bons disques ; — 20 h. 50 : *Le Courrier des Auditeurs ;* — 21 h. 05 : Vos disques préférés.

Mardi 23. — 12 h. 20 : Musique variée ; — 17 h. 25 : Concert fantaisiste ; — 19 h. 45 : *Parlez-nous de votre métier ;* — 20 h. 15 : *Le Message du Jour ;* — 20 h. 25 : Concert ; — 20 h. 40 : *La Frégate « La Sérieuse » ;* — 21 heures : Un peu de gaieté.

Mercredi 24. — 12 h. 20 : Musique de danse ; — 17 h. 25 : Chants anciens et religieux ; — 19 h. 45 : *Le quart d'heure des enfants ;* — 20 h. 15 : Concert ; — 20 h. 45 : *La Symphonie n° 4,* de Brahme.

Jeudi 25. — 12 h. 15 : *La minute des Jeunes ;* — 12 h. 20 : Musique militaire ; — 17 h. 25 : Musique de danse ; — 20 h. 15 : Théâtre : *Famille,* pièce de Denys Amiel et Monique Amiel-Pétry.

SOCIÉTÉ INDOCHINOISE D'ÉLECTRICITÉ

SOCIÉTÉ ANONYME AU CAPITAL DE 60.000.000 DE FRANCS

Siège Social : 62 bis, Avenue d'Iéna, PARIS

Inspection : 69, B^d^ Francis-Garnier, HANOI

Toutes les applications de l'électricité :

ÉCLAIRAGE — CHAUFFAGE — VENTILATION
FORCE MOTRICE

Étude, Fourniture et Montage de toutes installations électriques et hydrauliques — Fourniture, pose réparations de matériel d'éclairage, ventilation, force motrice, etc...

DEVIS GRATUIT SUR SIMPLE DEMANDE

Pour tous renseignements, s'adresser aux Bureaux de la Société

HANOI — HAIPHONG — NAMDINH — FORT-BAYARD

et dans les principaux centres du Delta.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Vendredi 26. — 12 h. 20 : Musique légère ; — 17 h. 25 : Chants d'Italie ; — 19 h. 45 : *Colline vous parle ;* — 20 h. 15 : *Le Message du Jour ;* — 20 h. 25 : *Le Coffret à Musique ;* — 21 heures : Vos disques préférés ; — 21 h. 15 : *Chronique des livres.*

Samedi 27. — 12 h. 20 : Piano Syncopé ; — 17 h. 25 : Musique militaire ; — 19 h. 45 : Causerie d'actualité ; — 20 h. 25 : *Un tour au cabaret.*

Dimanche 28. — 12 h. 20 : Musique de danse ; — 17 h. 25 : Un peu d'opérette viennoise ; — 19 h. 45 : Causerie d'actualité ; — 20 h. 15 : *L'Opéra italien au* XIX^e *siècle.*

Lundi 29. — 12 h. 20 : Pot pourri d'instruments ; — 17 h. 25 : La chanson autour du Monde ; — 19 h. 45 : Documents scientifiques ; — 20 h. 15 : La Semaine de Radio-Saigon ; — 20 h. 25 : Quelques bons disques ; — 20 h. 50 : *Au fil des ondes ;* — 21 h. 05 : Vos disques préférés.

Mardi 30. — 12 h. 20 : Chanteurs célèbres ; — 17 h. 25 : Germaine Cernay et Vanni Marcoux ; — 19 h. 45 : *Parlez-nous de votre métier ;* — 20 h. 15 : *Le Message du Jour ;* — 20 h. 25 : *Un Salon Parisien vers 1910 ;* — 21 heures : Chants exotiques.

Mercredi 31. — 12 h. 20 : Chansons et musique gaies ; — 17 h. 25 : Mélodies et romances ; — 19 h. 45 : *Pour les enfants :* « Chansons pour les petits de France ». — 20 h. 15 : Evocation poétique ; — 20 h. 40 : Concert par l'orchestre de chambre de Radio-Saigon.

Naissances, Mariages, Décès...

NAISSANCES.

TONKIN

JEANNE-MARTHE-ANNIE, fille de M. Claudius-Louis Verney et de M^me^, née Guilleband (7 mars 1943).

TAHIRA-BEGAM, fille de M. Tamby Mirabé et de M^me^, née Alima (3 mars 1943).

FRÉDÉRIC-ROBERT-XAVIER, fils de M. André-Marcelin-René Adicéam et de M^me^, née Cécilia (2 mars 1943).

JACQUELINE-JEANNINE-ANNE-MARIE, fille de Antoine-Loctitia-Daniel Rieul et de M^me^, née Suzanne-Lucie-Claire Kremer (1^er^ mars 1943).

NELLY-ELISABETH, fille de M. Philippe-Adolphe Gasser et de M^me^, née Anne-Berthe Dussourd (2 mars 1943).

COCHINCHINE

SUZANNE-GENÈSE, fille de M. et de M^me^ Roger Crespeau (2 mars 1943).

FIANÇAILLES

TONKIN

M. GEORGES MIGNON avec M^lle^ CHARLOTTE DUERREN.
M. NGUYEN-DINH-CHU avec M^lle^ NGUYEN-KIM-CHI.
M. ANDRÉ-GEORGES BERNARD avec M^lle^ MARIE-LOUISE-MARTHE GRIMALDI.

COCHINCHINE

M. JEAN-MARCEL-ALEXANDRE OLIVIER avec M^lle^ THÉRÈSE NGUYEN-VAN-CUA.
M. CHARLES MORAUX avec M^lle^ TRAN-THI-NU.
M. LOUIS-GABRIEL XAVARY avec M^lle^ ELISE LE MONS.
M. MARIE-JOSEPH-HIPPOLYTE BOUDET DE LA BERNADIE avec M^lle^ JULIE FARINASSO.
M. RENÉ POL avec M^lle^ MARCELLE CHAUDIER.
M. NGUYEN-NGOC-CHON avec M^lle^ HUYNH-THI-KIM-ANH.

MARIAGES.

TONKIN

M. LOUIS-ALBERT MOREAU avec M^lle^ CHRISTIANE-COLETTE-CAMILLE DE BALMANN (8 mars 1943).
M. ALFRED RAGOUT avec M^lle^ RENÉ-MARCELLE-FERNANDE GUILLERMET (6 mars 1943).
M. MARCEL-MARIE LE ROUZIC avec M^lle^ ANTOINETTE-JOSÉPHINE-ALEXANDRINE LUCAS (6 mars 1943).

DÉCÈS.

ANNAM

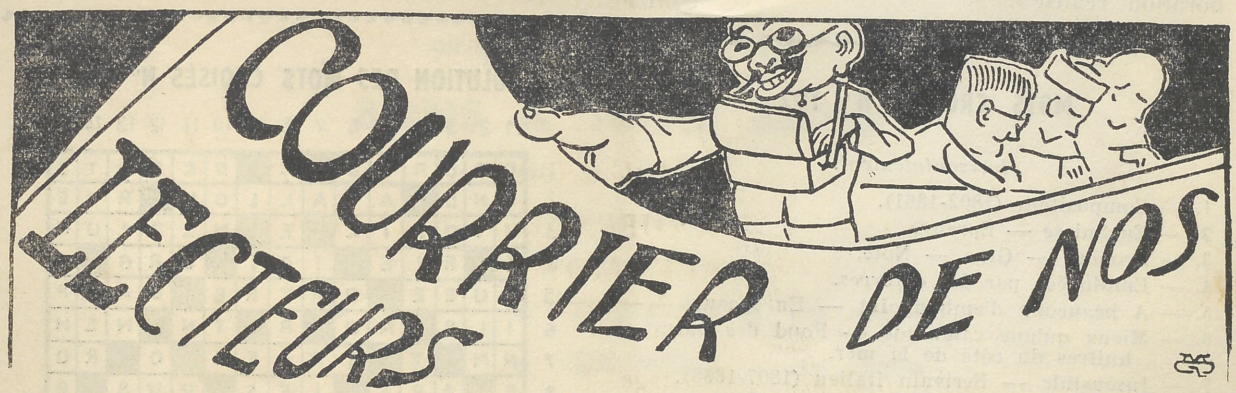
M. FERRACINI (28 février 1943).
D^r^ YERSIN (1^er^ mars 1943).

TONKIN

M. FÉLIX-ANTOINE CHINI (8 mars 1943).
M. AUGUSTIN-PAMPHILE PHINERA (5 mars 1943).
M. ANTOINE SCHNEIDER (4 mars 1943).
M^me^ MARIE-LOUISE LEROYER, née BARRÉ (4 mars 1943).

COCHINCHINE

M. LÉON-ANDRÉ COUTON (2 mars 1943).



~ **G. D. à Bac-ninh.** — La chiromancie n'est pas notre fort, cher lecteur. Adressez-vous donc au devin de service à la première pagode du coin ou mieux à Haiphong. Nous nous sommes laissés dire que cette bonne ville possède depuis quelques mois un expert « bien placé » et incomparable en cette matière. Tout Haiphonnaise vous renseignera immédiatement.

~ **Abonné 154, à Haiduong.** — Vous vous trompez, cher lecteur, « Indochine » a passé en revue, sous la signature de Jean François, les plus importantes des fêtes coutumières tonkinoises :

N° 79 du 5 mars 1942, fête de la Pagode de Dông-quang ;

N° 80 du 12 mars 1942, fête de la Pagode du roi Dê-Thich, à Hanoi ;

N° 81 du 19 mars 1942, fête de Lim ;

N° 38 du 2 avril 1942, fête des Jeanne d'Arc d'Annam, Trung-Trac et Trung-Nhi ;

N° 86 du 23 avril 1942, fête de Dinh-tiên-Hoàng ;

N° 87 du 30 avril 1942, pèlerinage de Huong-Tich ;

N° 88 du 7 mai 1942, fête des Hung-Vuong (berceau des premiers rois d'Annam) ;

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

N° 110 du 8 octobre 1942, pèlerinage de Kiêp-Bac.

Nous vous prions de vous reporter à ces numéros.

~ **D. F..., Saigon.** — Vous nous demandez de « nous inspirer pour la forme et la présentation d'« Indochine » des belles revues étrangères, telles que « Life » ou « The XX^e Century ». Mais avez-vous réfléchi, cher abonné, que les revues américaines tirent à plus d'un million d'exemplaires, disposent de centaines de collaborateurs, d'un budget qui se chiffre en millions de dollars et de toutes sortes de possibilités d'impression qui nous manquent en ce moment en Indochine.

D'autre part, la revue shanghaïenne que vous citez est mensuelle. C'est-à-dire qu'elle peut donner à chacun de ses numéros un format et un volume en conséquence. N'oubliez pas qu'« Indochine » est un hebdomadaire que nous éditons avec les seuls moyens du bord, hélas ! bien réduits.

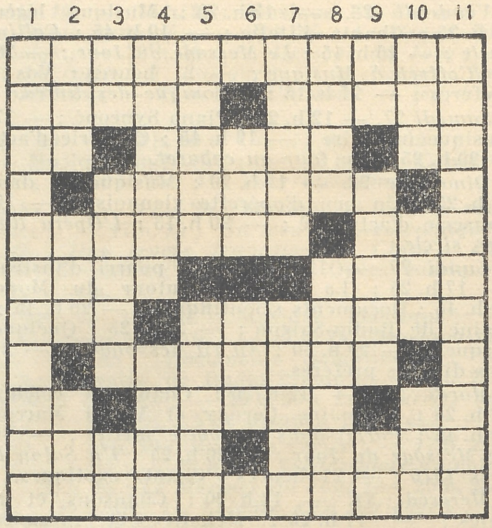
~ **C. C..., Haiphong.** — Au lieu de nous demander la recette du canard à l'orange, il eut été peut-être préférable, cher lecteur, de vous assurer à l'avance des capacités culinaires de votre fiancée. Nous vous renvoyons aux ouvrages de Ali-Bale et autres maîtres de la gastronomie, et au besoin au « Larousse Ménager ».

~ **Abonné 1204, Hanoi.** — La « lettre du Tonkin » vous a amusé, merci, cher lecteur, mais pour « récidiver souvent » comme vous dites, il nous faut des éléments.

Nous faisons appel à la collaboration de tous nos lecteurs. Envoyez-nous des échos de partout, de bonnes histoires, de bons mots. Nous les transmettrons à notre ami Z..., qui les « coudra » et les animera de sa verve, pour l'esbaudissement de tous.

~ **Lecteur anonyme.** — Votre lettre est animée du plus bas esprit revendicatif. Nous n'y répondrons pas. Nous vous convions simplement à méditer cette parole du Maréchal : « L'esprit de revendication retarde le progrès que l'esprit de collaboration réalise ».

MOTS CROISÉS N° 102



Horizontalement.

1. — Compositeur (1802-1861).
2. — En Suisse — Epreuve.
3. — Pronom — Gras — Note.
4. — Employées par les orfèvres.
5. — A beaucoup d'embonpoint — Eu recours à.
6. — Mieux qu'une camarade — Fond des parcs à huîtres du côté de la mer.
7. — Insensible — Ecrivain italien (1807-1888).
8. — Meuble.
9. — Dans l'alphabet grec — Pelle en bois — Repas du bébé (phonétiquement).
10. — Principe de tout nombre — Observée.
11. — Qui se font à certains espaces.

Verticalement.

1. — Fut appelé auprès de Catherine de Médicis et de Charles IX (1503-1566).
2. — Entourée d'eau — Troublé — Adjectif.
3. — Conjonction — Une célèbre diète y fut tenue par les protestants en 1529 — Préfixe.
4. — S'échappa de sa propre construction en se faisant des ailes de plume — Dans une expression qui indique que l'on jouit de son bon sens.
5. — Débarrasse les étoffes des nœuds — Il y en a plusieurs sur terre.
6. — Trois lettres de « décistère » — Anagramme d'un territoire de l'Hindoustan.
7. — Fleuve de 950 kilomètres — Mathématicien écossais (1550-1617).
8. — Cheville plate — Anagramme d'une dignité à laquelle fut élevé Victor-Hugo.
9. — Aurait été engloutie par les flots — Attirée d'une certaine manière — Terminaison de participe.
10. — Naturelle, n'est jamais pure — Préposition — Comme cela.
11. — Partisans en Angleterre de la tendance religieuse qui cherche à augmenter l'importance des cérémonies religieuses.

SOLUTION DES MOTS CROISÉS N° 101

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15
1	C	O	U	R	B	E	■	E	■	D	E	P	O	T	S
2	O	N	D	■	A	V	A	L	L	O	N	■	R	U	E
3	U	T	O	P	I	E	■	E	■	M	E	D	I	U	M
4	S	■	R	I	E	■	I	C	I	■	E	R	G	■	A
5	S	U	E	E	■	P	A	T	R	E	■	U	A	M	P
6	I	L	S	■	N	O	■	R	■	T	N	■	N	E	H
7	N	M	■	T	■	T	R	I	E	E	■	O	■	R	O
8	E	■	A	R	S	■	I	F	S	■	R	U	S	■	R
9	T	I	R	A	■	■	■	I	■	■	■	V	I	S	E
10	■	E	N	C	L	E	N	C	H	E	M	E	N	T	■
11	P	■	O	T	E	R	■	A	■	P	E	R	E	■	F
12	O	S	■	S	■	M	A	T	O	U	■	T	■	O	R
13	N	U	E	■	L	I	■	I	■	R	A	■	O	R	E
14	T	I	R	E	■	N	I	O	B	E	■	N	I	N	I
15	S	T	E	R	E	S	■	N	■	R	A	G	L	A	N

Vu pour autorisation d'imprimer (Arrêté n° 6921 du 2-10-42).

Imprimerie G. Taupin et Cie

Le gérant : TRUONG-CONG-DINH.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

VOTRE INTÉRÊT — VOTRE DEVOIR

Ne laissez pas vos capitaux improductifs.
Donnez sans hésiter votre appui
au Gouvernement.

▼

Souscrivez aux

BONS DU TRÉSOR INDOCHINOIS

TAUX D'INTÉRÊT ANNUEL 2,50 %

BONS A UN AN

émis à 97 $ 50

remboursables

au pair à un an de date

BONS A TROIS MOIS

émis à 99 $ 50

remboursables

au gré du porteur

au pair	à	TROIS MOIS	de date
à 100 $ 60	à	SIX MOIS	de date
à 101 $ 20	à	NEUF MOIS	de date
à 102 $	à	UN AN	de date

Vous trouverez aux guichets des Banques, des comptables du Trésor et de l'Enregistrement des coupures de 50 - 100 - 1.000 - 10.000 et 100.000 piastres.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Imprimerie
TAUPIN & Cie

8-10-12 RUE DUVILLIER - HANOI

LE BUREAU EST OUVERT :
LE MATIN :
de 7h. à 11h.30
L'APRÈS-MIDI :
de 13h.30 à 18h.



Université Côte d'Azur. Bibliothèques